

Christopher Vasey

À la découverte de soi, du cerveau à l'esprit

Sommaire

Chapitre 1	Où se trouve le centre de notre conscience ?	2
Chapitre 2	Les énigmes du cerveau	5
Chapitre 3	La clé des énigmes : l'esprit	11
Chapitre 4	L'intuition et l'intellect	20
Chapitre 5	Intelligence et mémoire	30
Chapitre 6	Histoire de l'évolution de l'être humain	36
Chapitre 7	Les méfaits de la domination de l'intellect	44
Chapitre 8	Le réveil de l'esprit	54

Copyright : 2015, Christopher Vasey, CH- Chamby-Montreux

Chapitre 1 : Où se trouve le centre de notre conscience ?

Ne s'étant pas créé lui-même, l'être humain se demande, depuis la nuit des temps, comment il se fait qu'il existe plutôt que de ne pas exister. En d'autres termes, pourquoi est-il vivant, conscient et doué de toutes sortes de facultés, plutôt que d'être inconscient, sans vie, inexistant, rien ?

Pour l'être humain, s'imaginer n'avoir rien été dans le passé est une chose impossible. La simple idée d'être du "rien" dissout dans le néant le dépasse. La conscience que nous avons de nous-mêmes est trop forte et nous en empêche. Tout de suite, elle nous pousse à nous demander où nous nous trouvons dans le néant et, surtout, sous quelle forme. Cependant, avoir une forme et être quelque part, c'est être !

La difficulté à trouver des réponses satisfaisantes à ces questions a poussé les hommes à s'interroger sur leur propre nature : nous existons, mais que sommes-nous ? Qu'est-ce que cet être conscient, capable d'agir et de penser, que je ressens être ?

Une des voies suivies pour le découvrir a été de rechercher où, en nous, se trouvait le centre de notre conscience, notre moi véritable.

De nos jours, pour la plupart des gens, il est évident que le siège de notre personnalité (le centre de nos facultés de réflexion et de décision) se situe dans notre tête, plus précisément dans notre cerveau. Il n'en a cependant pas toujours été ainsi. La localisation de notre moi est demeurée longtemps une chose incertaine.

Au VI^e siècle avant Jésus-Christ, le philosophe grec Pythagore émettait seulement l'hypothèse que le siège de la pensée était dans le cerveau. Cette hypothèse fut d'ailleurs contestée par Aristote (IV^e siècle av. J.-C.). Ce dernier pensait que le centre de la conscience était dans le cœur et que le cerveau ne servait pas à penser, mais à refroidir le sang !

En réalité, localiser précisément dans notre corps le centre de notre personnalité n'est pas aussi aisé que cela en a l'air au premier abord. En effet, si nous avons la très nette impression que le processus de réflexion a lieu dans notre tête, il n'en va pas de même pour d'autres manifestations de notre personnalité. Nos émotions et sentiments comme la joie, le calme intérieur, l'envie et la peur, ne sont pas du tout ressentis dans notre cerveau. Il en va de même pour l'amour qui nous habite, la conviction qui nous anime ou la volonté que nous déployons, qui, tous, semblent plutôt issus de la région du plexus solaire ou... du cœur que du cerveau.

Cœur ou cerveau ? L'accroissement des connaissances anatomiques et physiologiques a rapidement montré que le cœur n'était pour rien dans les processus de conscience et qu'effectivement, il fallait plutôt chercher du côté du cerveau. Des recherches inlassables furent entreprises, car l'on se disait très logiquement que si les actes et la conscience étaient véritablement issus de la masse cérébrale, mieux se comprendre soi-même passait par mieux comprendre notre cerveau. Il a cependant fallu des siècles de recherches pour qu'une réelle connaissance de sa structure et de son fonctionnement soit obtenue. Bien qu'ayant débuté dans l'Antiquité grecque, les recherches furent lentes et ne se développèrent de manière significative qu'à partir du XIX^e siècle.

Effectivement, si, au III^e siècle av. J.-C., Hérophile de Calcédoine considérait déjà le cerveau comme la partie centrale du système nerveux et présentait la liaison qui existait entre les nerfs d'une part et les mouvements et les sensations d'autre part, les dix-neuf siècles qui suivirent n'apportèrent pas de changements notables dans la compréhension du fonctionnement du cerveau. Pendant cette longue période, grâce à la dissection de cadavres, c'est avant tout le savoir sur la structure cérébrale et celle du réseau nerveux qui se développa. Des descriptions de plus en plus nombreuses et détaillées sont effectuées, mais il faut attendre :

- le XVI^e siècle pour que l'anglais William Harvey découvre qu'il existe deux genres distincts de nerfs : les *nerfs sensitifs* par lesquels sont acheminés les sensations et les *nerfs moteurs* qui actionnent les muscles ;
- le XVIII^e siècle pour se rendre compte que les nerfs commandaient la *contraction des muscles* grâce à un signal qui parcourt toute la longueur du nerf comme une sorte de courant électrique (Luigi Galvani, 1737-1793) ;
- le XIX^e siècle pour avoir la première représentation réaliste d'un *neurone*, c'est-à-dire d'une cellule nerveuse ;
- le XX^e siècle pour localiser à l'aide de micro-électrodes les *fonctions* des différentes zones du *cortex* (l'enveloppe externe du cerveau) : zone de la vue, de la compréhension du langage parlé, du raisonnement, etc. Ces zones sont désignées par l'expression « centres cérébraux ». Ils sont considérés comme les points de départ des fonctions, car si un centre est artificiellement stimulé, en lui envoyant un léger courant électrique par l'intermédiaire d'une mini-électrode, la fonction qui en dépend se met en marche, et si le centre est détruit, la fonction ne peut plus se manifester.

Grâce à une technologie de plus en plus poussée, il est même devenu possible d'observer le cerveau en train de fonctionner sans avoir à ouvrir la boîte crânienne, comme c'était le cas dans le passé. On pénètre ainsi de plus en plus profondément dans le cerveau et on cerne de mieux en mieux son fonctionnement. Chaque nouvelle découverte confirme le fait que l'on se trouve en face de la " machine " la plus perfectionnée qui existe sur terre, une machine aux capacités absolument extraordinaires et merveilleuses.

Quelques chiffres permettront de mieux s'en rendre compte. Le cerveau est constitué par un assemblage de cent milliards de cellules ou neurones. Si chaque cellule du cerveau avait la grandeur d'un grain de sable, il faudrait un camion pour les contenir tous. Dans 1 mm³ de cerveau (celui-ci a un volume de 1.400 cm³), le réseau câblé que constitue les prolongements des neurones, les dendrites et les axones, mesure 5 km. Mises bout à bout, toutes les cellules du cerveau et leurs prolongements constitueraient une longue chaîne qui pourrait faire vingt mille fois le tour de la terre à l'équateur. Chacun des cent milliards de neurones peut recevoir des signaux de la part de dizaines de milliers d'autres. Le nombre total de connexions ou de liaisons possibles — et, par là, la capacité de travail du cerveau — est si élevé qu'il défie notre capacité d'imagination. Un savant a estimé que, pour les compter toutes à raison d'une par seconde, il faudrait plus de trente-deux millions d'années.

Le cerveau, le centre de l'être humain ?

Les découvertes de plus en plus nombreuses effectuées ces dernières années permettent de mieux en mieux de mettre en relation les différentes parties du cerveau avec les nombreuses facultés de l'être humain. Ces découvertes semblent toutes confirmer le fait que c'est bien le cerveau qui est le centre de la conscience de l'homme. Pour de nombreux scientifiques, la science a ainsi répondu à la grande question sur l'origine et la nature des facultés humaines : celles-ci sont entièrement contenues dans cette merveilleuse machine remplissant notre boîte crânienne. D'après eux en effet, nos facultés cognitives, artistiques et altruistes émaneraient des multiples réactions que les neurones entretiennent les uns avec les autres.

Ils en veulent pour preuve que, de tous les animaux, l'homme est le plus intelligent, mais il est aussi celui qui possède le cerveau le plus perfectionné. Cette particularité serait la raison de sa supériorité sur l'ensemble du monde animal.

Malgré l'euphorie que les recherches suscitent et les conclusions parfois un peu hâtives qui en ont été tirées, il faut se rendre à l'évidence que les connaissances sur le cerveau, objectivement considérées, ne répondent pas, et de loin, à toutes les questions que l'on peut se poser sur la nature de l'être humain. Un certain nombre de faits que nous allons aborder dans le chapitre suivant, montrent au contraire que d'une part, de nombreuses questions subsistent, et d'autre part, que des réponses ne pourront être trouvées, même à l'aide d'une connaissance encore plus poussée des cent milliards de neurones de notre cerveau.

* * *

Les explications spirituelles qui vont suivre sont basées sur les connaissances données dans l'œuvre *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal* de Abd-ru-shin. Nous recommandons la lecture de ce livre à toute personne qui désirerait approfondir le sujet.
Pour plus de renseignements : www.messagedugraal.org

Chapitre 2 : Les énigmes du cerveau

Le cerveau, point de départ des fonctions

Si, parmi les connaissances acquises sur le cerveau, il en est une qui est considérée comme incontestable et qui est constamment invoquée pour prouver que le cerveau est bien le centre de la personnalité et de la conscience, c'est l'existence des centres cérébraux. Ces différents centres sont considérés comme le point de départ et l'endroit où ont lieu les différentes fonctions, puisque la destruction de l'un d'eux rend impossible la manifestation de la fonction correspondante.

Mais en est-il bien ainsi ? Ces centres sont-ils vraiment le point de départ de ces fonctions ?

Différents faits montrent que non. Prenons par exemple le centre responsable de la mémoire des mots, le centre dit de Broca, qui est situé dans la troisième circonvolution frontale gauche du cerveau. Sa destruction provoque l'aphasie, c'est-à-dire la disparition du souvenir des mots et, par conséquent, de la possibilité de parler qui en découle.

Pour ceux qui pensent que le centre est le point de départ de la fonction, les mots sont enregistrés dans la trame des tissus du centre en question. Grâce à des modifications chimiques de la composition de cette trame, les tissus sont ainsi marqués par l'empreinte des mots, de la même manière que les sons sont gravés dans les sillons d'un disque ou que la couleur des éléments d'un paysage modifie la structure chimique de la pellicule photographique.

La conséquence inévitable de ce mode d'enregistrement est bien sûr que la destruction de la trame des tissus entraîne automatiquement la destruction des molécules de la mémoire et, par là, la disparition des mots enregistrés.

Un premier fait qui pourrait nous amener à douter que les mots s'enregistrent réellement de cette manière est que, si c'était le cas, nous n'aurions pas un enregistrement unique d'un mot précis, mais bien des milliers d'enregistrements, étant donné que chaque mot peut être utilisé avec des sens très variés et avec des prononciations très dissemblables. Or, il semble plutôt que nous possédons un souvenir unique de chaque mot, souvenir que nous utilisons en le modifiant de mille manières suivant le contexte.

On peut donc raisonnablement penser que les souvenirs ne s'enregistrent pas dans la trame cérébrale selon le procédé décrit plus haut. Un certain nombre de faits montrent même que ces souvenirs ne s'enregistrent pas du tout dans la trame cérébrale, mais ailleurs ! En d'autres termes, que le centre du langage n'est pas le lieu où s'enregistrent les souvenirs, mais l'outil grâce auquel ils sont rappelés. Ce qui permet de le penser est l'observation des personnes atteintes d'aphasie totale, c'est-à-dire des gens dont le centre de la mémoire des mots a été complètement détruit par une lésion. Logiquement, ces personnes sont dans l'incapacité totale de parler, puisque la réserve de mots dans laquelle elles devraient puiser pour s'exprimer a disparu. Or, parfois, ces personnes peuvent tout de même se mettre à parler. Cela a lieu, il est vrai, dans des circonstances particulières. Par exemple, à la suite d'un choc physique ou d'une forte émotion qui les ébranle profondément et à la faveur desquels elles prononcent quelques mots.

Comment une telle chose peut-elle avoir lieu ? En effet, si les souvenirs des mots sont réellement inscrits dans le centre cérébral, la destruction de celui-ci aurait dû rendre la possibilité de parler définitivement impossible. Or, des mots ou des phrases sont prononcés. Ne serait-ce pas que les mots étaient enregistrés ailleurs que dans le centre en question (nous verrons exactement où dans les chapitres suivants) et qu'à partir de là, grâce à l'ébranlement du cerveau et du système nerveux, ils ont pu être utilisés en empruntant une voie différente de celle employée habituellement, c'est-à-dire en passant par un autre circuit nerveux ?

La lésion du centre n'a ainsi visiblement altéré que la capacité de rappeler les souvenirs, mais pas les souvenirs eux-mêmes. Le cerveau apparaît ainsi moins comme le point de départ des fonctions que comme un relais ou un outil à disposition de ces fonctions.

Un autre fait qui donne à penser qu'il en est bien ainsi nous est donné par l'aphasie partielle. Dans cette maladie, la personne semble n'avoir perdu qu'une partie de son stock de mots, puisqu'elle est parfaitement capable de s'exprimer sur toutes sortes de sujets, à l'exception de certains en particulier pour lesquels il lui manque le vocabulaire nécessaire. Il peut s'agir des noms d'animaux, de légumes ou de fruits. Ces mots, elle peut les rechercher avec assiduité, se creuser la mémoire, faire tous les efforts qu'elle veut, elle n'arrive pas à "mettre la main dessus". Elle ressent très bien qu'elle connaît les mots en question, mais que son problème réside uniquement dans son incapacité à les faire "descendre sur ses lèvres", en d'autres termes, les rappeler.

Pour se faire malgré tout comprendre de son entourage, une telle personne essaye de définir le mot qui lui échappe à l'aide d'autres mots. Elle fait des descriptions et donne des explications dans lesquelles, parfois, sans s'en rendre compte, elle fait entrer... le mot qu'elle cherchait à expliquer !

Dans le même ordre d'idées, il convient de relater ce qui se passe dans l'aphasie progressive. Dans cette maladie, la perte des mots ne se fait pas brusquement, d'un coup, mais progressivement et d'une manière tout à fait insolite, puisque les mots disparaissent dans un ordre déterminé. Ce sont d'abord les noms propres qui sont perdus, puis les noms communs, puis les adjectifs, et finalement les verbes ! Certaines personnes verront dans cette disparition ordonnée des mots la preuve que les souvenirs sont bien stockés dans le cerveau et expliqueront le phénomène en disant que la partie du cerveau où étaient stockés les noms propres a été détruite avant celle où étaient stockés les noms communs, celle-ci avant celle des adjectifs, et ainsi de suite.

L'objection que l'on peut formuler à l'encontre de cette explication est que l'ordre de disparition des mots reste le même quel que soit le malade, le point de départ des lésions et l'évolution de la maladie. En réalité, la perte progressive et ordonnée du vocabulaire ne provient pas de ce que les mots sont stockés dans des zones différentes du cerveau d'après leur genre grammatical, mais à cause de leur difficulté à être... rappelés. Il est en effet plus difficile de rappeler dans son champ de conscience un nom propre ou commun qui peut exister en lui-même, isolé, qu'un verbe qui est nécessairement en relation avec d'autres éléments (sujet, complément, etc.), éléments qui sont autant de moyens de les rappeler à soi. En outre, un verbe peut être mimé, ce qui représente une plus grande aide pour notre cerveau, puisque celui-ci est le grand centre de commande des nerfs moteurs. Effectivement, en stimulant les nerfs moteurs, on incite automatiquement les autres nerfs à fonctionner. Il est d'ailleurs significatif qu'en dehors de toute maladie cérébrale, lorsqu'un mot nous échappe, nous le retrouvons plus facilement si nous faisons des gestes avec nos mains ou si nous

essayons oralement (par le mouvement des lèvres) de prononcer des sons qui s'en rapprochent, plutôt que de n'y penser que mentalement, " dans " notre tête.

Un autre fait qui tend à montrer que les souvenirs sont vraisemblablement entreposés ailleurs que dans la substance cérébrale est qu'à la suite de la destruction d'un centre, le cerveau est parfois capable d'en reconstruire un nouveau dans une autre partie de la masse cérébrale. Ainsi, des personnes qui, à la suite d'une attaque cérébrale, ont perdu la faculté de parler ou de mouvoir certains membres à cause de la destruction des centres correspondants ont-elles pu retrouver l'emploi de la parole et leur mobilité.

Cette formidable capacité d'adaptation, dont on ne peut que se réjouir, soulève néanmoins une question de taille si l'on considère que les informations s'inscrivent dans le cerveau. En effet, comment se fait-il que les informations puissent survivre à la destruction du centre — donc à la destruction d'elles-mêmes — pour se retrouver dans un nouveau centre ?

Lorsqu'il s'agit d'un centre moteur, l'explication est simple : il n'y a pas transfert d'information, mais création d'un nouveau centre, grâce à la rééducation aux mouvements. Cependant, lorsque quelqu'un peut retrouver la capacité de parler sa langue maternelle, mais aussi les langues étrangères qu'il a péniblement apprises dans le temps, et tout ceci en quelques mois seulement, on est en mesure de se demander si ce qui, dans de tels cas, se développe, ce n'est pas la capacité de rappeler ces souvenirs, plutôt que l'ensemble du stock de mots, ces derniers étant restés intacts ailleurs.

L'attribution de fonctions précises aux différents centres cérébraux donne l'impression que lorsqu'une fonction déterminée est sollicitée (parler, écrire, etc.), cela ne peut avoir lieu que lorsque le centre concerné s'active (et uniquement celui-ci), puisque les autres ont un rôle différent à jouer.

Or, des études récentes ont montré que les hommes et les femmes n'utilisaient pas leur cerveau de manière similaire pour atteindre un même but. Pour lire, par exemple, les hommes emploient une minuscule zone de l'hémisphère gauche du cerveau, alors que les femmes se servent de plusieurs zones, réparties dans les deux hémisphères. Un même but (et, par là, une fonction unique : lire) peut donc être atteint grâce à des moyens différents. Cela ne montre-t-il pas à nouveau que le cerveau n'est pas tant le point de départ de nos facultés qu'un outil qui nous offre un ensemble de possibilités pour atteindre nos buts. En d'autres termes, que quelque chose d'autre que le cerveau doit exister, quelque chose qui peut le diriger et l'utiliser selon son vouloir.

Le cerveau, une sorte d'ordinateur

Le mode de fonctionnement du cerveau a souvent été comparé — et à juste titre — à celui d'un ordinateur. Tous deux en effet traitent des informations qui leur sont transmises sous forme de signaux électriques, la seule différence étant la nature du conducteur de ces signaux : de la silice dans les ordinateurs, des cellules nerveuses dans le cerveau.

Or, si un ordinateur peut emmagasiner une quantité énorme d'informations, travailler à une vitesse extrêmement rapide et résoudre des problèmes très complexes, malgré toutes ses capacités, il existe un grand nombre de choses qu'il n'est pas capable d'effectuer. Par exemple, il n'est pas capable de faire quelque chose que nous faisons maintes fois dans la journée : improviser, c'est-à-dire trouver des solutions imprévues face à des situations

nouvelles et inconnues. L'ordinateur agit toujours et uniquement d'après son programme, programme qu'il n'est en aucun cas capable de modifier.

En outre, si on l'informe que " Jean est un ours ", il comprendra que l'on parle d'un animal et non d'une personne au caractère bourru, car il ne peut adapter la signification des mots en fonction de leur contexte. Pour les mêmes raisons, il lui est donc également impossible de comprendre une plaisanterie. Or, son incapacité à créer du nouveau va de pair avec une absence totale d'imagination, d'originalité ou de fantaisie.

Avoir une intuition est aussi quelque chose de totalement étranger à un ordinateur. En effet, une intuition est une connaissance qui ne résulte pas d'un raisonnement. La connaissance intuitive pénètre dans notre champ de conscience, sans qu'elle soit l'aboutissement d'un raisonnement ou de l'addition de données connues. Ce qui se passe est donc l'exact opposé de ce qui a lieu avec l'ordinateur, car avec lui, une information nouvelle est toujours le résultat d'une combinaison de données déjà connues sur lesquelles il a « raisonné ».

Le mode de fonctionnement du cerveau étant censé être semblable à celui de l'ordinateur, les facultés de l'être humain devraient être similaires aux siennes. Or, ce n'est pas du tout le cas. L'être humain est capable de créer, d'imaginer, de rêver. Il a des intuitions, des inspirations. Il peut aussi aimer et ressentir ce qui est juste, bon et beau. L'ordinateur, lui, agit de manière froide et rationnelle, sans aucune sensibilité face à l'injustice, le méchant, le laid.

Il y a donc de nombreuses facultés qui manquent à l'ordinateur et que l'être humain possède. Mais si l'être humain les possède sans qu'elles soient logées dans son cerveau, où est leur siège ?

Les exemples donnés jusqu'à présent, tous basés sur la physiologie, ont montré qu'en plus du cerveau, il devait y avoir autre chose, quelque chose qu'il est nécessaire de prendre en considération pour comprendre réellement la nature profonde de l'être humain. Cette nécessité se fait aussi sentir lorsque l'on aborde l'homme, non plus en se basant sur la physiologie comme nous l'avons fait, mais avec une approche toute différente, celle de la philosophie.

Une des grandes questions que cherche à résoudre la philosophie est en effet celle de la responsabilité et du libre arbitre.

La question du libre arbitre

La question se pose avec acuité dans tout ce qui est en rapport avec la justice. Pour qu'un tribunal puisse condamner quelqu'un à une peine d'une sorte ou d'une autre, il faut absolument que le coupable puisse être considéré comme un être responsable. Or est responsable toute personne qui peut délibérément choisir d'agir d'une manière plutôt que d'une autre, qui possède donc une capacité de libre résolution : le libre arbitre.

Un animal, par exemple, n'a pas de libre arbitre. Il agit toujours de manière conforme aux comportements de son espèce. Il ne peut donc pas être tenu pour responsable de ce qu'il fait. Il n'est d'ailleurs, pour cette raison, jamais traduit en justice.

Qu'en est-il pour l'homme ? Possède-t-il un libre arbitre ? Beaucoup en doutent et un des arguments avancés pour le prouver est précisément basé sur le mode de fonctionnement du

cerveau. L'idée est qu'au début de notre vie, notre cerveau est vide, il ne contient rien. Les informations sur lesquelles il travaille et à partir desquelles il prend des décisions ne lui parviennent que peu à peu. Elles pénètrent de l'extérieur par les différentes portes d'entrée que sont nos sens : ce que nous voyons, entendons, etc. À partir de la scolarité, une énorme masse de données entrent en nous. Elles sont complétées plus tard par tout ce que nous lisons dans les journaux, les livres et les magazines, et par tout ce que nous entendons à la radio, voyons à la télévision, au théâtre, etc. Notre milieu familial, les relations avec nos parents et amis contribuent aussi chacun à leur manière à augmenter les données avec lesquelles travaillera notre cerveau. Or, toutes ces données venant de l'extérieur nous poussent à agir d'une manière particulière qui correspond au genre de ces informations. Il s'agit donc d'un conditionnement de notre personnalité, conditionnement socioprofessionnel, familial, éthique, national, etc. Or, comment quelqu'un de conditionné dans ses réflexions et décisions peut-il agir librement et, par là, posséder le libre arbitre ?

Un raisonnement se basant uniquement sur le mode de fonctionnement du cerveau aboutira à la conclusion tragique que l'homme ne peut pas posséder le libre arbitre. Ce constat est tragique à un double titre. Premièrement, parce que cela impliquerait qu'aucune justice terrestre ne serait possible. En effet, si les hommes ne peuvent pas décider librement de ce qu'ils font, ils ne peuvent pas non plus être tenus pour responsables de ce que leur conditionnement les pousse à faire. De plus, s'ils ne sont pas responsables, il n'est pas non plus possible d'édicter des règles ou des lois pour essayer de maintenir l'harmonie dans la société, puisque les membres de cette société ne sont pas punissables s'ils les transgressent. Un état de droit est ainsi tout à fait impossible.

La deuxième raison pour laquelle le constat de la non-existence du libre arbitre est dramatique est qu'elle place l'être humain dans une situation intenable face à la vie et à son destin. Sans libre arbitre, l'être humain est effectivement le jouet des événements, un pion que le destin fait avancer ou reculer à son gré. Faire des efforts, s'astreindre à réaliser un certain idéal ou atteindre un but, en d'autres termes, influencer la marche des événements, est tout à fait illusoire, car, ne pouvant décider librement quoi que ce soit, l'être humain est tout entier soumis à une fatalité aveugle qui le dirige, le pousse, le façonne, le modèle ou le broie, sans qu'il puisse s'y opposer.

Socialement et existentiellement parlant, le libre arbitre revêt donc une importance capitale. On ne peut nier son existence, sans en même temps nier toutes les valeurs sur lesquelles sont construites notre société et notre civilisation. Or, si les caractéristiques du cerveau ne permettent pas des choix non influencés, le libre arbitre n'y réside pas. Où peut-il alors bien siéger ?

Qu'est-ce qu'une pensée ?

Les énigmes concernant le cerveau ne sont pas les seules auxquelles est confronté l'être humain. Il reste encore beaucoup de choses inexplicables. Par exemple, comment s'est formé l'univers, comment les cellules construisent notre édifice corporel, comment les gènes conditionnent exactement les capacités héréditaires, etc. Ces énigmes se posent cependant d'une manière différente de celles auxquelles nous sommes confrontés à propos du cerveau. En effet, avec les premiers, il nous faut chercher à comprendre comment on passe d'une molécule à une autre, ou encore d'une molécule à une cellule. Il s'agit chaque fois de quelque chose de matériel, de palpable et d'observable à l'aide de nos cinq sens. Avec le cerveau, rien

de tout cela. Un pas supplémentaire est nécessaire, car il faut passer des molécules aux idées, c'est-à-dire de la matière à quelque chose de non visible et de non palpable matériellement.

Effectivement, qu'est-ce qu'une pensée, cette chose invisible produite presque sans interruption par notre cerveau ?

Peut-on vraiment identifier une pensée aux substances chimiques sécrétées par le cerveau lorsqu'il pense ? Peut-on affirmer que telle pensée n'est au fond qu'une combinaison de carbone avec du phosphore et les acides aminés x et y ? Se rapproche-t-on d'une solution en disant que l'activité des neurones et des centres cérébraux " produit ", " engendre ", " aboutit " à une pensée ? Comment se représenter une pensée ? De quelle genre de " matériaux " est-elle faite ?

Vouloir considérer les pensées comme quelque chose qui puisse se définir par une formule chimique ou être expliqué électriquement nous conduit tout droit à une nouvelle énigme. Il arrive en effet régulièrement que d'importantes découvertes, en science par exemple, soient faites simultanément, au jour près, par deux savants qui ne se connaissent pas, qui vivent sur des continents différents et qui ignorent que quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes travaille sur le même problème. Comment une telle simultanéité qui dépasse toutes les probabilités est-elle possible ?

Que des informations transmises d'un neurone à un autre et qui sont travaillées dans différents centres du cerveau aboutissent à la formation d'une idée similaire dans deux cerveaux distincts est déjà peu probable. Que cette idée surgisse en plus en même temps dans les deux cerveaux, encore moins.

Ne serait-il pas plus compréhensible de considérer, comme le dit le langage populaire, que l'idée était " dans l'air " et qu'elle a été captée en même temps par deux personnes différentes ?

Ce qui vient d'être dit s'applique aussi à la transmission de pensées. Si vraiment une pensée pouvait être identifiée à une sécrétion chimique du cerveau, comment celle-ci pourrait-elle traverser l'espace pour être réceptionnée par quelqu'un qui peut se trouver à des kilomètres de là ?

En elle-même, la nature du cerveau n'explique pas ces phénomènes. Ici encore, il doit y avoir un élément supplémentaire.

Quel est donc cet élément qui a constamment manqué pour nous comprendre vraiment et qui nous permettra de faire le saut de la molécule à l'idée, du cerveau à notre moi proprement dit ?

Chapitre 3 : La clé de l'énigme : l'esprit

Limite de l'approche matérialiste

En disant qu'il existait quelque chose de plus que le cerveau, quelque chose de plus perfectionné que lui, ne nous sommes-nous pas mis dans une impasse ? En effet, qu'y a-t-il de plus élevé que le cerveau ? Quel autre organe de notre corps serait en mesure de raisonner, calculer, réfléchir ou imaginer ?

L'impasse n'est qu'apparente et il est aisé d'en sortir, si l'on s'efforce de chercher la réponse de la bonne manière. Chercher de la bonne manière est d'ailleurs reconnu comme étant la condition indispensable à tout succès dans une recherche, que celle-ci soit d'ordre scientifique ou philosophique.

Ainsi, une concordance de genre doit toujours exister entre les instruments utilisés pour mener une recherche et l'objet même de la recherche, à défaut de quoi l'objet ne peut être trouvé. Celui-ci en effet reste en dehors du champ d'investigation tant qu'un instrument en affinité avec lui n'est pas utilisé pour le découvrir.

Le thermomètre, par exemple, permet de déceler la température des objets, car le mercure qu'il contient augmente ou diminue de volume suivant leur température. Le thermomètre est cependant tout à fait incapable de mesurer les distances ou de peser les objets. C'est pourquoi, si, au cours d'une recherche, on se limite à n'utiliser que des thermomètres, on se condamne du même coup à ne trouver que des températures, mais jamais des poids ou des distances !

Dans le même ordre d'idées, une recherche qui se confine au monde de la matière se prive de toute possibilité de trouver autre chose que quelque chose de matériel. Or, ce genre de recherche est justement celui auquel on soumet le cerveau.

En ne scrutant que la masse cérébrale et le système nerveux, la science se limite à ne trouver des réponses aux énigmes du cerveau que dans le cerveau lui-même. Les faits mentionnés dans le chapitre précédent nous invitaient cependant à aller plus loin, à chercher au-delà de l'organe cérébral.

Disons-le d'emblée, l'élément " en plus du cerveau ", c'est l'*esprit*, pris dans le sens d'âme, cet élément immatériel dont parlent toutes les grandes religions et qui était également une évidence en médecine jusqu'il y a quelques siècles.

D'après les enseignements religieux, l'esprit humain est issu du plan spirituel, appelé aussi paradis. L'esprit est donc d'une tout autre constitution que le corps physique. Il est construit avec les matériaux du plan spirituel, alors que notre organisme est construit à partir des matériaux du plan terrestre.

Pendant la durée de notre vie sur terre, l'esprit est incarné dans le corps physique. Après le décès, le corps physique se décompose et libère ainsi les matériaux avec lesquels il était construit. L'édifice corporel en tant que tel disparaît. Il n'en reste plus que des " briques " éparses, qui serviront à l'édification d'autres corps : plantes, animaux, etc. L'esprit, lui, ne se décompose pas parallèlement au corps, mais subsiste, car les matériaux avec lesquels il est construit ne sont pas soumis aux lois physiques et terrestres.

Étant donné qu'à la mort, notre corps se décompose, mais que l'esprit demeure, notre moi véritable est notre esprit, et non pas notre corps. N'étant pas notre corps, notre moi n'est par conséquent pas non plus notre cerveau !

Mais que représente donc le corps pour l'être humain ? Le corps n'est qu'une enveloppe que l'esprit reçoit pour la durée de son séjour terrestre. Cette enveloppe n'est cependant pas un simple vêtement protecteur, comme l'est un manteau, mais est un outil très perfectionné à disposition de l'esprit, outil possédant de nombreux et précieux instruments : yeux, bras, jambes... et cerveau.

Malgré la perfection de nos organes physiques, notre moi véritable n'est pas dans le corps, mais dans l'esprit. Le centre de notre personnalité, de notre conscience et de notre volonté, se situe dans notre esprit. C'est lui qui dit " j'ai un corps ", et non pas " je suis un corps ". C'est également lui, et non pas le cerveau, qui affirme " je pense, donc je suis ", car le cerveau sans esprit qui l'anime n'est pas capable de penser.

L'existence de l'esprit permet de résoudre toutes les énigmes concernant le cerveau. Les explications qui vont suivre dans ce chapitre sont basées sur la conception dualiste " corps-esprit " de l'être humain, mais nous verrons, dans un prochain chapitre, que les explications sont beaucoup plus précises lorsque l'on fait intervenir une conception plus détaillée de la constitution de l'être humain (corps physique, corps subtils et esprit). Reprenons donc maintenant les différentes énigmes auxquelles nous étions confrontés précédemment.

Si nous prenons en considération l'existence de l'esprit, les centres cérébraux (centre du langage, du mouvement, de la vision, etc.) ne doivent plus être vus comme les points de départ des fonctions et le lieu de stockage des informations y relatives, mais comme des relais. Chacun d'eux est spécialisé dans le rappel et la transmission d'un certain type d'information (mouvement, langage, etc.). En d'autres mots, chacun de ces centres est en relation privilégiée avec une des facultés particulières de l'esprit qui, lui, est le véritable centre de décision et lieu de stockage.

Chez un aphasique, le rappel normal des mots n'est plus possible, car le centre du langage oral est détruit. Les mots subsistent cependant dans l'esprit et ne sont pas touchés par la lésion du centre du langage. Dans des circonstances particulières de grands bouleversements intérieurs — qui se manifestent physiquement par un fort ébranlement nerveux —, ils pourront donc malgré tout trouver une voie d'accès au cerveau et permettre à l'aphasique total d'articuler quelques mots.

Dans l'aphasie partielle, le processus est identique. Le mot qui ne vient pas quand il est cherché, mais qui apparaît tout de même dans le discours de l'aphasique, est présent en permanence dans l'esprit. Il n'est difficile à rappeler que dans certains contextes, car la voie habituelle du rappel est détruite. Il peut cependant descendre dans le cerveau en utilisant une autre voie, une voie secondaire, non lésée, du centre du langage.

La possibilité d'utiliser une voie inhabituelle n'est au fond pas surprenante. Une cellule nerveuse a pour caractéristique principale la faculté de recevoir et de transmettre des informations. Que la cellule soit isolée ou fasse partie d'un groupe de cellules (centre), qu'elle se trouve dans la moelle épinière ou dans le cerveau ne change rien fondamentalement. Entre les cellules nerveuses, il n'y a que des différences de complexité, et non de nature. Une cellule

nerveuse peut donc facilement s'adapter pour transmettre des informations d'un genre différent. De plus, elle est également capable de se mettre en contact avec un nouveau réseau nerveux, en développant ses dendrites.

Les caractéristiques des cellules nerveuses exposées à l'instant permettent de comprendre pourquoi un centre détruit au cours d'une attaque cérébrale est en mesure de se reconstituer dans une autre partie du cerveau : les nerfs ne font que transmettre et n'agissent qu'en fonction de la manière dont ils sont utilisés. Or, cette utilisation dépend de l'esprit. Lorsqu'une voie ne lui est plus possible (à cause de la destruction des neurones d'un centre, par exemple), l'esprit a la possibilité de créer une nouvelle voie avec les neurones à sa disposition. Ceux-ci sont très nombreux. Il semble en effet que nous n'utilisons qu'une partie infime de notre potentiel de neurones : environ 10 %. Il subsiste donc d'innombrables filets nerveux capables à tout instant de prendre le relais des neurones déficients.

Que le cerveau ne soit qu'un outil utilisé par l'esprit, et non le point de départ des facultés, est aussi mis en évidence par le fait que, lors de la lecture d'un texte, le cerveau de la femme travaille différemment de celui de l'homme. Cette différence cependant ne s'explique ni par une conformation autre du cerveau ni par une répartition différente des centres cérébraux. Ceux-ci sont en effet similaires dans les deux cas. C'est la nature dissemblable des esprits masculins et féminins qui les fait aborder la réalité de manière différente, ce qui a pour conséquence d'activer aussi des parties différentes du cerveau.

Le cerveau a souvent été comparé à un ordinateur. En effet, les opérations que tous deux effectuent sont similaires, mais surtout l'un et l'autre ne sont que des outils dont les possibilités et bienfaits ne se manifestent que lorsqu'ils sont utilisés. Ces possibilités dépendent de l'esprit pour le cerveau, et de l'informaticien pour l'ordinateur.

Dans les deux cas, les possibilités de l'esprit et de l'informaticien dépassent de loin celles de l'outil. L'informaticien, tout comme l'esprit, est en mesure d'innover, de créer, d'improviser, d'avoir des intuitions, d'être inspiré. Il est aussi capable d'apprécier la musique, d'aimer son prochain, de vibrer pour un idéal, de développer son sens du beau et son sens de la justice. Il est à même de persévérer, de s'appliquer, d'être courageux, etc., toutes choses impossibles, aussi bien à l'ordinateur qu'au cerveau.

L'esprit étant originaire d'un autre plan et étant d'une autre constitution que le corps, il possède ses propres valeurs et raisonne d'après ses propres critères : des valeurs et des critères spirituels. Ceux-ci ne sont donc pas issus de connaissances apprises à l'école ou ailleurs au cours de son incarnation sur terre (et stockés dans le cerveau), mais ont été déposés en lui dès son origine. Bien qu'il les amène avec lui, il les développe au fur et à mesure des expériences qu'il vit. Lorsqu'il se base sur eux, il se dirige de manière non influencée, car ses décisions sont issues de lui-même.

Il existe ainsi deux genres de décisions. Premièrement, les décisions que l'esprit prend tout seul, en se basant sur les critères spirituels qui lui sont propres et qui, par conséquent, sont des décisions libres et non influencées. Deuxièmement, les décisions prises en se basant exclusivement sur les informations terrestres stockées dans la mémoire, c'est-à-dire en faisant appel à des valeurs et critères extérieurs à l'esprit. Ces dernières décisions ne sont évidemment pas des décisions libres, puisqu'elles sont basées sur les conditionnements et les valeurs terrestres apprises. Le libre arbitre ne peut donc résider dans le cerveau. Il serait

pourtant erroné de conclure que, ne pouvant être dans le cerveau, il n'existe pas. Il existe et siège ailleurs : dans l'esprit.

Ne pas tenir compte de l'esprit conduit à des interprétations erronées des phénomènes, comme on va le voir dans l'exemple suivant : un scientifique a cherché à établir les relations qui existent entre l'activité cérébrale et la décision consciente de bouger. Pour ce faire, il a enregistré l'activité électrique du cerveau, tout particulièrement un signal appelé "readiness potential" qui apparaît juste avant le mouvement et qui indique que le sujet est prêt à l'accomplir. Le signal est émis cinq dixièmes de seconde avant le mouvement de la main, ce qui est compréhensible, puisqu'il faut un certain temps pour que l'ordre donné par le cerveau gagne les muscles qui vont bouger.

Ce qui, cependant, est déroutant dans cette expérience, c'est le moment où les individus prennent conscience de leur volonté de bouger. Ce moment arrive deux dixièmes de seconde avant le début du mouvement, autrement dit, trois dixièmes de seconde après le début de l'activité cérébrale.

Les scientifiques en ont conclu que le cerveau prend des décisions avant que nous en soyons conscients ! Cette conclusion est tout à fait singulière, car elle implique que nos décisions ne sont jamais prises consciemment.

Cette interprétation du phénomène n'est pas la seule possible. Il est aussi légitime de dire qu'il existe deux genres de conscience : la conscience que possède l'esprit en dehors de tout lien avec le corps physique, c'est-à-dire la conscience de l'esprit lui-même en tant que tel, et une conscience plus terrestre, puisqu'elle est la conscience que nous avons de nous-même en tant qu'être incarné dans un corps de chair et de sang. Ce deuxième genre de conscience est bien entendu ressenti au niveau du cerveau et mesurable par une variation du potentiel électrique.

En faisant intervenir l'esprit immatériel, la suite logique des événements est la suivante : l'esprit prend consciemment la décision de bouger, le cerveau en est informé et se met au travail pour que le mouvement ait lieu, le corps est prêt à l'effectuer, le signal readiness potential "s'allume", le cerveau ou l'être humain devient alors terrestrement conscient de sa décision, l'ordre atteint les muscles et le mouvement a lieu. L'esprit est tout naturellement conscient de décider de bouger aussitôt qu'il en prend la décision. Le moment ne peut cependant pas être décelé par des mesures de courants électriques dans le système nerveux, puisque la décision n'a pas lieu à ce niveau. Ce n'est que plus tard, lorsque l'outil (le cerveau) reçoit l'ordre, que la conscience de la décision gagne le cerveau et peut être mesurée.

La confirmation du fait que le cerveau est un outil, et non le centre de décision, aurait pu être obtenue dès les premières expériences de stimulation des centres cérébraux à l'aide de mini électrodes. Au cours de ces expériences faites sur des personnes devant être opérées du cerveau, les patients étaient éveillés et n'avaient reçu qu'une anesthésie locale. Stimulées, les différentes régions du cortex moteur déclenchèrent très logiquement le mouvement des muscles correspondants. Il se passa cependant quelque chose en apparence très étrange : les mouvements se produisaient sans que le patient eût le sentiment d'avoir joué le moindre rôle.

Le sentiment de non-participation est cependant normal pour l'esprit, puisque ce n'est pas lui qui a décidé de bouger et qu'il n'a donné aucun ordre dans ce sens. L'outil de transmission (le cerveau) n'a en effet pas été utilisé par lui, mais a été directement dirigé par

l'expérimentateur, à l'aide des électrodes. Ce sentiment est aussi normal pour la conscience cérébrale, car le cerveau n'a lui non plus pas pris de décision.

De nombreuses autres informations concernant le cerveau ont été recueillies, mais leur interprétation est rendue très difficile tant que l'on ne prend pas en considération l'existence de l'esprit.

On sait, par exemple, énormément de choses sur la vision. Les informations visuelles envoyées à l'aire visuelle du cortex sont perçues dans l'œil par des cellules différentes selon la nature des informations à transmettre. Certaines cellules sont sensibles aux lignes verticales, d'autres aux lignes obliques, d'autres encore aux lignes horizontales. Les mouvements, les couleurs, les angles, etc. sont à leur tour réceptionnés par d'autres cellules, chacune spécialisée dans un type donné d'information. Toutes ces connaissances et bien d'autres, la science les possède, mais, malgré cela, elle ne peut encore expliquer comment il se fait que l'on voie et où est celui qui voit l'image en trois dimensions qui se dresse devant nous ! Aucune partie du cerveau n'ayant pu être désignée comme étant celle qui voit, les recherches se poursuivent... à l'intérieur du cerveau. Or, en dehors de lui, existe celui qui voit l'image qui est transmise : l'esprit.

Sans faire intervenir l'esprit, il est très difficile, voire impossible, de comprendre une manifestation courante comme la douleur. En effet, qu'est-ce que la douleur ? Les sensations douloureuses perçues au niveau de la peau sont transmises au cerveau par la moelle épinière. Une aire du cortex frontal réceptionne ces sensations et semble leur donner leur coloration émotionnelle. Or, des malades qui ont subi une ablation de cette partie du cerveau mentionnent le fait surprenant que, depuis leur opération, ils sentent toujours les douleurs comme dans le passé, mais qu'ils n'en sont plus gênés ! Comment se fait-il que la gêne puisse disparaître, mais la douleur subsister ? La réponse est qu'elles se manifestent dans des endroits différents. La douleur est ressentie dans la chair du corps physique et la gêne dans l'esprit. Si la gêne ne gagne plus l'esprit, où elle devrait se rendre, c'est que le relais de transmission qui se situe dans le cerveau frontal a été enlevé au cours de l'opération. La connexion étant coupée, l'esprit n'est pas "informé" de la douleur. Il ne la ressent pas et, par conséquent, elle ne le gêne pas.

La dissociation entre l'esprit et le cerveau permet également de résoudre la grande énigme de l'origine de l'être humain. L'origine de l'être humain est une énigme parce que toutes les grandes religions enseignent que l'homme est issu du plan spirituel, alors que la science a montré, grâce à la théorie de l'évolution des espèces, que l'être humain descendait du singe.

La notion de "singe amélioré" que serait l'être humain soulève cependant un problème. En effet, si l'être humain est physiquement très proche des grands singes — seul 1 % de leurs gènes sont différents —, on observe néanmoins chez lui des capacités cérébrales très nettement supérieures. Le comportement de l'être humain dépasse aussi le cadre des comportements instinctifs et émotionnels des animaux, il peut même se hisser à une manière d'agir très digne, empreinte de sagesse et dirigée par des valeurs élevées qui transcendent le plan terrestre. L'être humain possède aussi des valeurs spirituelles, comme l'amour du prochain et le sens de la justice, et il est capable d'avoir une connaissance consciente de l'existence de Dieu, ce qui est hors de portée des animaux. À juste titre, les scientifiques se demandent comment un tel saut qualitatif a été possible, étant donné que l'être humain et le singe ont non seulement une structure cérébrale, mais aussi des gènes et un corps si semblables. Ils parlent d'un chaînon manquant dans le cadre de leur connaissances, chaînon

qui leur permettrait de comprendre et d'expliquer comment s'est effectué le passage du singe à l'être humain.

En définitive, l'être humain descend-il du singe ou non ? La théorie de l'évolution, qui dit que les corps animaux se sont peu à peu développés et perfectionnés jusqu'à aboutir au corps humain, est conforme à la réalité. Cela n'implique cependant pas que l'âme animale se soit développée parallèlement à l'évolution des corps pour devenir finalement un esprit humain. Comme l'esprit humain, les âmes animales préexistent aux corps dans lesquels elles s'incarnent. Au cours de l'évolution, grâce à la sélection naturelle et à la survivance des plus aptes, des corps aux possibilités de plus en plus grandes et diverses ont été formés, corps qui ont permis à toute une variété d'âmes animales aux potentialités toujours plus grandes et diverses de s'incarner.

Pour finir, les âmes des singes les plus évolués ont permis le développement d'un corps suffisamment perfectionné pour recevoir un esprit humain. Le saut qualitatif entre le singe et l'être humain ne provient donc pas d'une mutation organique quelconque, mais de la présence d'un noyau animateur différent. À partir d'un certain moment, ce ne furent plus des âmes animales qui s'incarnèrent, mais des esprits humains.

Les potentialités de l'esprit humain étant supérieures à celles des âmes des singes, il est naturel que les corps dans lesquels s'étaient incarnés des esprits humains se développèrent d'une tout autre manière que ce qui avait été le cas jusque-là. Ces corps s'ennoblirent d'une manière qui restera à tout jamais inaccessible aux singes, parce que ces derniers ne possèdent pas dans leur âme les caractéristiques requises pour ces transformations.

À côté de ces transformations physiques, apparurent aussi des changements dans les activités manifestées à travers ces corps : activités sociales, artisanales, culturelles, etc. La raison en est que ce qu'un cerveau de singe peut produire lorsqu'il est utilisé par une âme de singe n'est pas du tout semblable à ce qu'il est capable de réaliser lorsque c'est un esprit humain, aux capacités bien plus grandes, qui l'utilise.

L'esprit utilise le cerveau ! Comment cela a-t-il lieu ? Nous pourrions nous contenter de dire de manière globale, mais peu précise, que l'esprit "emploie" le cerveau, qu'il le "dirige" ou "travaille" avec. Mais, il n'est pas nécessaire de se satisfaire d'une explication si générale et, par là, peu utile, car des explications plus précises existent. Dans un livre traitant de questions spirituelles, des explications détaillées ont été données à ce sujet, explications que les découvertes les plus récentes de la science ne font que confirmer.

Ce livre, intitulé *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal*, fut écrit dans la première moitié du XX^e siècle par un auteur allemand qui signa son œuvre du nom d'Abd-ru-shin. Les connaissances nouvelles apportées dans cette œuvre permettent à l'être humain de mieux se comprendre lui-même, entre autres, comment il utilise son cerveau pour manifester le vouloir de son esprit. C'est d'ailleurs sur cette œuvre que nous nous basons pour expliquer ce qui est dit dans ce livre sur le cerveau et l'esprit.

Contre toute attente, la partie du cerveau qui est utilisée comme pont pour l'esprit, partie grâce à laquelle l'ensemble de la masse cérébrale et du système nerveux peut être dirigé par lui, n'est pas le cortex du cerveau antérieur, mais le cervelet.

Le rôle du cervelet, explique l'auteur du *Message du Graal*, est de recevoir ce qui est de nature spirituelle, comme le fait une antenne, alors que le cerveau antérieur, lui, est chargé d'élaborer ce qui a été reçu, en vue de son utilisation dans la matière.

L'enchaînement des processus se fait de la manière suivante. Pour agir sur le plan terrestre, l'esprit immatériel que nous sommes transmet d'abord son vouloir au cervelet. Celui-ci, l'ayant "densifié", le communique ensuite au cerveau antérieur. À partir de là, ce vouloir se transformera en actes grâce aux ordres donnés par le cortex au système nerveux, plus précisément aux nerfs moteurs.

Cependant, avant de prendre des décisions, l'esprit doit être informé de la situation terrestre dans laquelle il se trouve. Cela a lieu par l'intermédiaire des cinq sens selon le parcours inverse : les nerfs sensitifs envoient les informations qu'ils ont reçues au cerveau antérieur qui les coordonne et les envoie au cervelet. Par l'intermédiaire de ce dernier, les informations sont alors transmises à l'esprit.

Le déroulement des événements a donc toujours lieu dans un sens ou dans l'autre, le long d'une chaîne qui comprend : l'esprit, le cervelet, le cerveau antérieur et les nerfs sensitifs ou moteurs.

Le cervelet a un rôle à part

Avant de voir quel est précisément le rôle dévolu à chacune des deux parties principales du cerveau (le cervelet et le cerveau antérieur), nous allons d'abord vérifier si l'affirmation que le cervelet est le pont pour l'esprit résiste à l'examen des faits. En effet, si tel est bien le cas, l'importance du cervelet doit se manifester anatomiquement et physiologiquement. Or, jusqu'à présent, il a toujours été considéré comme un organe secondaire, branché en dérivation sur le tronc cérébral. Un appendice certes nécessaire pour maintenir l'équilibre du corps et la coordination des mouvements, mais d'importance moindre que le cerveau antérieur. En est-il vraiment ainsi ? Un certain nombre de faits montrent qu'au contraire, le cervelet a un rôle tout aussi important que le cerveau antérieur, et même plus important dans certains domaines.

Le premier de ces faits a trait à la substance grise du cervelet. Celle-ci est composée de trois couches de cellules. Or, alors que les cellules du cortex du cerveau antérieur peuvent entrer en contact avec quelques dizaines de milliers de cellules "seulement", les cellules de la couche médiane du cervelet (les couches de Purkinje) sont, elles, à même de se connecter à environ cent mille autres fibres nerveuses. Chacune de ces cellules réalise de la sorte plus de connexions que n'importe quelle autre cellule cérébrale.

Ce nombre plus élevé de connexions n'est-il pas un signe de la grande importance du cervelet ? En effet, pourquoi un organe aurait-il besoin de plus de connexions qu'un autre, si ce n'est parce qu'il joue un rôle de premier plan, l'obligeant à être au courant de tout et à avoir la possibilité d'agir sur tout. En faisant un parallèle avec ce qui se passe dans une entreprise, ce n'est pas le subalterne qui a le plus de contacts avec les différents services et éléments de l'entreprise, mais bien le directeur, parce que c'est lui qui dirige l'entreprise.

L'importance du cervelet se voit aussi, anatomiquement parlant, à la manière dont il est branché sur le tronc cérébral. Alors que le cerveau antérieur est uniquement relié à la partie supérieure du tronc (le pédoncule), le cervelet, lui, est relié par des attaches différentes aux

trois étages du tronc cérébral : le bulbe, le pont de Varole et le pédoncule. Il exerce donc un triple contrôle sur tous les messages qui circulent entre le cerveau antérieur et la moelle épinière. Le cerveau antérieur par contre ne les contrôle qu'à un seul niveau : à partir de l'extrémité du tronc cérébral, par l'intermédiaire du pédoncule. Et encore, il faut signaler que le contrôle du cervelet s'effectue en grande partie de manière autonome, c'est-à-dire sans se référer au cerveau antérieur. En anatomie, le cervelet n'est-il pas toujours très correctement désigné comme un organe autonome branché sur le tronc cérébral ?

L'importance du cervelet ressort aussi lorsque l'on étudie la genèse des organes. Comme le reste du corps, le cervelet et le cerveau antérieur ont subi une évolution. Leur forme et leur volume ont varié au cours du temps. Or, si le cervelet existe depuis longtemps, les deux hémisphères cérébraux qui forment le cerveau antérieur sont, eux, d'apparition récente. Dans toute la chaîne d'évolution animale, les hémisphères cérébraux n'apparaissent qu'avec les mammifères, c'est-à-dire vers la fin de la chaîne évolutive. Or, si le cortex occupait une place prépondérante, il ne serait certainement pas apparu si tardivement. Certains scientifiques considèrent même, de manière un peu extrême, que le cortex n'est probablement pas indispensable à la vie. Certains animaux qui en sont privés (les oiseaux, par exemple) vivent tout à fait convenablement. Il existe en outre des êtres humains qui, à cause d'une malformation de naissance, n'ont qu'un cortex de petite taille. Leur comportement ne laisse cependant nullement penser qu'ils en sont diminués pour autant.

Rappelons aussi que le centre de la conscience diurne (une faculté fondamentale de l'être humain) a longtemps été cherchée dans le cortex, mais en vain. Il ne se trouve en effet pas du tout dans le cerveau antérieur, mais est logé dans la formation réticulée, un amas de petites cellules nerveuses dans le pont de Varole, c'est-à-dire une localisation située à proximité directe du cervelet. La formation réticulée a entre autres pour rôle de tenir en état de veille le cerveau. Elle le fait en lui envoyant des impulsions, ce qui a pour effet d'augmenter le mouvement des ondes cérébrales et, par là, l'activité du cortex. Lorsque ces impulsions cessent d'être émises, le cerveau ralentit et s'endort. Pendant le sommeil, son activité s'interrompt presque complètement comme en témoigne la forte diminution des ondes cérébrales. La formation réticulée cependant, elle, ne s'endort pas. Elle reste réveillée comme un chien de garde, prête à intervenir en cas de danger, en mettant en marche le cerveau antérieur. Une détérioration importante de la formation réticulée entraîne d'ailleurs l'inconscience (coma), puis la mort.

Étant donné la proximité de la formation réticulée d'avec le cervelet et les liens étroits qui les unissent ne sont pas étonnants. Le véritable centre de la conscience est dans l'esprit. C'est donc bien lui qui peut nous rendre plus conscients de notre entourage, en stimulant la formation réticulée par l'intermédiaire du pont offert dans ce but : le cervelet. En effet, même réveillés, nous ne sommes pas toujours conscients de ce qui se passe autour de nous. Nous pouvons cependant le devenir par un effort de volonté, c'est-à-dire par un vouloir spirituel. Dans la littérature sur le cerveau, le cortex cérébral sans formation réticulée a même été comparé à ... un ordinateur non branché ! En d'autres termes : tant que le cortex n'est pas branché sur l'esprit par l'intermédiaire du cervelet et de la formation réticulée, il ne pourrait pas fonctionner.

Jusqu'à dernièrement, on croyait que c'était dans les centres moteurs du cortex que la décision de bouger était prise et que c'était aussi à partir d'eux que partaient les influx nécessaires à cet effet. Le rôle du cervelet était donc secondaire, puisqu'il se limitait à vérifier ces influx, à ajuster et coordonner les mouvements entre eux.

Or, de nos jours, et à la grande surprise des chercheurs, on a découvert que le centre moteur du cortex n'était probablement pas le point de départ des mouvements. Des mesures de flux sanguin ont montré que, lors de mouvements volontaires, d'autres parties du cerveau se mettaient à travailler avant que les centres moteurs ne le fassent. Ces derniers n'entraient en activité que lorsque le mouvement s'accomplissait. Parmi ces autres parties du cerveau figure le cervelet !

À ce propos, il faut constater qu'en ce qui concerne les mouvements, l'autonomie de décision du cervelet est énorme. Pour maintenir l'équilibre corporel, il exerce son action par des fibres descendantes propres et par l'intermédiaire du tronc cérébral, c'est-à-dire, dans les deux cas, sans se référer au cortex. À l'inverse, toutes les impulsions au mouvement qui émanent du cortex sont fortement influencées par le cervelet, parce que d'une part, c'est le cervelet qui, en grande partie, renseigne le cerveau antérieur de la position du corps, et d'autre part, parce que les ordres du cortex moteur sont contrôlés, modifiés, ajustés, coordonnés, adaptés et orchestrés par... le cervelet. Au total, c'est beaucoup de liberté accordée à un organe décrit comme n'étant que secondaire.

Que le cervelet ne soit pas un organe moins important que le cerveau antérieur, mais qu'il occupe une place tout aussi essentielle que lui, ressort également lorsque l'on réfléchit à l'énigme qui règne à propos de la décussation, cette inversion des filets nerveux sensitifs et moteurs au niveau du bulbe. Effectivement, cette inversion amène la situation tout à fait curieuse et paradoxale dans laquelle l'hémisphère droit du cerveau antérieur reçoit les informations concernant la moitié gauche du corps, et l'hémisphère gauche les informations provenant de la droite du corps.

Cette situation est paradoxale, car elle n'a pas lieu au niveau du cervelet. En effet, pour le cervelet, il n'y a pas de décussation. Les fibres motrices et sensitives issues de la partie gauche du corps parviennent dans la partie gauche du cervelet, et celles de la droite dans la partie droite. Ainsi, le cerveau antérieur (généralement considéré comme l'organe principal) reçoit les informations à l'envers de la réalité, alors que l'organe considéré comme secondaire (le cervelet) les reçoit, lui, correctement ! Cela ne nous donne-t-il pas de nouveau à penser que le cervelet joue un rôle plus important que celui qu'on lui attribue habituellement ?

Chapitre 4 : L'intuition et l'intellect

Pour comprendre comment l'esprit utilise le cerveau pour se manifester dans la matière, il est indispensable d'être conscient qu'à cause de leur différence de genre, l'esprit et le cerveau possèdent aussi des facultés différentes.

Les possibilités d'un outil sont en effet toujours dépendantes de ses caractéristiques propres, c'est pourquoi il nous faut distinguer ce qui émane de l'esprit immatériel (l'intuition) de ce qui émane du cerveau matériel (l'intellect).

L'intuition est cette connaissance immédiate que nous avons des choses et qui n'est pas le fruit d'un raisonnement. Les facultés intuitives nous permettent tout de suite de ressentir intérieurement quelle est la solution d'un problème ou comment agir dans une situation donnée. Ce ressenti jaillit spontanément des profondeurs de notre être, car la connaissance intuitive n'est pas quelque chose d'étranger en nous et sur lequel il nous faut travailler pour en obtenir quelque chose. Elle fait partie intégrante de nous, en tant qu'esprit.

Les connaissances de l'intellect par contre ne sont pas spontanées, mais produites. Elles ne font pas partie intégrante de nous, mais sont stockées en nous. Elles nécessitent l'apprentissage des données, leur classification et leur mémorisation, et, pour être rendues disponibles, un travail de réflexion, d'analyse et de déduction de la part du cerveau.

On peut aisément observer sur soi-même la différence qui existe entre ces deux facultés. Parfois, nous ressentons intuitivement la réponse à une question ou la solution à un problème. La réponse ou la solution s'impose à nous comme une évidence, bien que nous ne puissions pas expliquer comment elle est arrivée jusqu'à nous ni pourquoi nous la tenons pour correcte.

Dans d'autres circonstances par contre, la solution à un problème doit être obtenue au prix de grands efforts de réflexion et d'analyse. Ce n'est qu'après avoir disséqué la situation, examiné en détail chaque partie du problème, réfléchi sur chacun de ses aspects que, par déduction, il nous devient possible de trouver une solution. Cette solution étant le fruit d'un raisonnement, elle peut alors être expliquée logiquement et précisément.

Il en va de même en ce qui concerne la connaissance que nous pouvons avoir du caractère de quelqu'un et de sa valeur réelle. Lorsque c'est l'intuition qui est active, les quelques instants d'une brève rencontre suffisent pour nous rendre parfaitement compte à qui nous avons affaire. À cette première impression, rapide et souvent inexplicable, il faut opposer les longues analyses de l'intellect. Celui-ci, après bien des détours, en arrive à des conclusions souvent incertaines, qui se voient le plus souvent infirmées plus tard. La justesse de la première impression se trouve ainsi confirmée, première impression que la sagesse populaire décrit comme étant " toujours la bonne ".

Complémentarité

Au premier abord, les facultés intuitives et les facultés intellectuelles apparaîtront comme inconciliables, parce que leurs caractéristiques sont opposées. En réalité, elles sont complémentaires, et ce n'est que grâce à leurs actions conjuguées qu'elles permettent à l'être humain incarné sur terre de réaliser les plus grandes et belles choses qu'il soit capable de faire. En effet, grâce à ses facultés intuitives, l'être humain est capable de prendre des

décisions conformes aux hautes valeurs spirituelles qu'il a en lui, c'est-à-dire des décisions justes, promotrices, constructives. Il donne ainsi une orientation correcte à ses buts et à ses projets.

Cependant, à cause de son genre immatériel, l'esprit n'est pas à même de trouver la manière de réaliser ses projets dans la matière. Ce qui est matériel est en effet d'un genre différent du sien et, par conséquent, d'un genre qui lui échappe, qu'il ne saisit pas pleinement. Ce genre matériel par contre est semblable à celui du cerveau. Ce dernier est donc non seulement capable, mais aussi le plus habilité à comprendre et à agir sur ce qui est matériel. Grâce à ses facultés d'analyse et de réflexion, ainsi qu'à toutes les données qu'il a rassemblées par l'observation, l'intellect est en mesure de trouver la façon de procéder pour réaliser les décisions et les projets de l'esprit dans la matière dense du plan terrestre.

L'enchaînement des phénomènes est donc le suivant : l'esprit, à l'aide de ses facultés intuitives, prend une décision. Cette décision est ensuite transmise au cervelet, puis au cerveau. Ce dernier travaille sur elle, afin de la concrétiser, ce qui aura lieu grâce aux mouvements qu'il commandera aux membres du corps. Ceci dit, et avant de voir plus en détail les différences qui existent entre l'intuition et l'intellect, voyons, à l'aide des connaissances apportées dans le *Message du Graal*, le surprenant chemin que prend l'intuition pour être transmise de l'esprit au cerveau. Dans un chapitre consacré à l'intuition, nous pouvons lire :

“ L'activité de l'esprit humain fait surgir l'intuition dans le plexus solaire ; ce faisant, elle impressionne simultanément le cervelet ; c'est la manifestation de l'esprit et donc une onde d'énergie qui émane de l'esprit. L'être humain la ressent évidemment à l'endroit où l'esprit qui habite l'âme se trouve relié au corps, dans le centre que l'on nomme plexus solaire, lequel transmet l'impulsion reçue au cervelet qui en est impressionné. ”

(Tome II, conférence 70)

La porte d'entrée de l'intuition, le point par lequel l'esprit est relié au corps est donc le plexus solaire ! Voilà une information tout à fait inhabituelle, mais qui, malgré son caractère insolite n'est pas en contradiction avec les connaissances actuelles sur le plexus solaire et le système nerveux.

Un plexus est un ensemble de nerfs qui se rejoignent en une sorte de petite centrale où ils communiquent entre eux, alors que, le plus souvent, chaque nerf est séparé des autres et travaille isolément. Le plexus solaire se trouve au creux de l'estomac. En lui, se rejoignent les nerfs innervant le foie, le pancréas, les reins, l'estomac et les intestins. Il appartient au système neurovégétatif, dont nous n'avons pas encore parlé, et qui a pour rôle la régulation de la vie organique : la respiration, la circulation, les digestions, etc. Le système nerveux neurovégétatif est distinct du système nerveux central chargé de transporter les influx sensitifs et moteurs.

La forte capacité réceptrice du plexus solaire est visible anatomiquement. À l'inverse du cerveau, la matière grise des plexus se trouve au centre et la matière blanche à l'extérieur. Or, la matière blanche est constituée par les fibres nerveuses, c'est-à-dire les prolongements des cellules, prolongements dont le rôle est la réception et la transmission d'influx. La substance grise, elle, est constituée par les corps cellulaires eux-mêmes, dont le rôle n'est pas la

réception ou la transmission, mais l'élaboration. Ainsi, le plexus solaire est, avant tout, anatomiquement parlant, un organe de réception.

Existe-t-il une voie de communication entre lui et le cervelet ? Oui. Le plexus solaire est placé entre la branche orthosympathique et parasympathique du système neurovégétatif. Or, ces deux branches forment une des douze paires de nerfs crâniens qui, pour descendre dans l'abdomen, traversent les pédoncules du... cervelet. L'onde de force que le plexus solaire reçoit de l'esprit peut donc être transmise au cervelet, comme le décrivait la citation précédente, puisqu'une voie directe existe entre les deux.

Mises à part les raisons anatomiques citées à l'instant, l'expérience vécue de chacun montre aussi qu'il est tout à fait plausible que le plexus solaire soit la porte d'entrée de l'esprit. Effectivement, les fortes impressions que l'esprit transmet (joie, peur, amour) et qu'étant incarnés, nous ressentons dans notre corps, nous ne les ressentons pas au niveau de la tête, dans notre cerveau, mais bien au creux de l'estomac, au niveau du plexus solaire. De nombreuses expressions courantes témoignent de ce ressenti : lorsque quelqu'un est effrayé, on dit qu'il a " la peur au ventre " ou qu'il a " l'estomac noué " ; s'il manque de courage : qu'il n'a " rien dans le ventre ". Toujours en relation avec le courage, pour se remonter, se donner de l'élan face à une épreuve, certaines personnes prennent des boissons fortes pour se donner " chaud au ventre ". Le ventre est mentionné (parfois le cœur : " avoir un coup au cœur ", par exemple), mais pas la tête ou le cerveau. Et pourtant, ces organes (cœur et ventre) ne sont pas concernés. Il se trouve seulement qu'ils sont situés à proximité du plexus solaire. Il est aussi significatif que, de tous les plexus existants, les émotions sont toujours mises en relation avec le plexus solaire, mais jamais avec un autre.

Intuitions et images

La conscience intuitive que nous avons du rôle du plexus en tant que porte d'entrée du moi dans le corps se révèle aussi dans un geste inconscient que tout le monde fait lorsqu'il est interpellé. Afin de vérifier s'il s'agit bien de nous, nous nous écrions : " Qui, moi ? " et notre main se dirige alors automatiquement vers... le creux d'estomac, c'est-à-dire vers notre plexus solaire, et non pas vers notre tête, notre cerveau.

Cette petite digression sur le plexus solaire faite, revenons sur le processus par lequel l'esprit utilise ou impressionne le cerveau :

" Selon le genre spécifique des différentes impressions, telle une plaque photographique, le cervelet forme une image du processus voulu par l'esprit ou formé par son vouloir grâce à la grande force dont il dispose. Une image sans parole ! Le cerveau antérieur enregistre alors cette image et s'efforce de la traduire en paroles, ce qui engendre des pensées s'exprimant à son tour par le langage... Les mots prononcés sont donc les effets des images engendrées par l'intermédiaire du cerveau. Mais ce dernier possède également la faculté de diriger ses effets vers les organes moteurs au lieu de les diriger vers les organes du langage. C'est ainsi que l'écriture ou l'acte remplace la parole. "
(Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, Tome II, conférence 70)

Le vouloir intuitif de l'esprit est de nature spirituelle. Par le biais du plexus solaire, il est transmis sous forme d'une onde d'énergie au cervelet qui en forme une image. Cette image est alors densifiée par le cerveau antérieur en notions utilisables terrestrement : pensées et mots. Ici à nouveau, une connaissance inhabituelle nous est livrée, à savoir qu'avant de penser ou d'utiliser des mots, le vouloir intuitif de l'esprit se manifeste sous forme d'image. Et, qui plus est, d'image sans mots. Y a-t-il des faits connus qui confirmeraient une telle affirmation ? Oui, il en existe. Parmi ceux-ci figurent les rêves.

Lorsque nous rêvons, nous ne sommes pas conscients de notre entourage terrestre parce que le cerveau antérieur est au repos. Ce que nous vivons n'a donc pas lieu par l'intermédiaire du cerveau et de la conscience diurne, mais est vécu et ressenti par l'esprit. Or, comment se déroulent les rêves ? Avant tout, sous forme d'images. La nature visuelle des rêves doit être fortement soulignée, car, de nos cinq sens, c'est celui de la vision qui prédomine pendant les rêves.

Nous rêvons avant tout en images. Est-ce que cela veut dire que les sons et les paroles sont exclus des rêves ? Bien qu'à certains rêves soient associées des paroles, il existe une catégorie, les rêves REM, dans lesquels aucune parole n'est prononcée. Les phases REM du sommeil sont des périodes spéciales, longues de quelques minutes seulement, qui se répètent 5 à 6 fois par nuit. La désignation REM (Rapid Eye Movement en anglais) provient de ce qu'au cours de ces périodes, les yeux effectuent des mouvements très rapides sous les paupières fermées. Les rêves REM sont caractérisés par une grande intensité et clarté, et l'absence de paroles. Certaines personnes ont pu le vivre sur elles-mêmes. Dans leur rêve, elles soutiennent une longue conversation avec quelqu'un et, tout à coup, constatent que personne n'a parlé. La conversation s'est déroulée silencieusement, par un échange direct, sans mots !

Albert Einstein, dont les théories bouleversèrent toutes les idées que l'on se faisait de l'univers, pensait que les processus de pensée étaient avant tout basés sur de bonnes capacités à voir en images. La théorie de la relativité, dans laquelle il démontre comment les mesures sont modifiées par la gravité et le mouvement, naquit en lui lorsqu'à seize ans, il cherchait à se représenter quel effet on pourrait éprouver si l'on chevauchait un rayon de lumière qui s'avavançait dans l'univers. Voir en image était plus important pour lui que les connaissances intellectuelles qui utilisent les mots.

D'ailleurs, une activité intellectuelle très pauvre ne semble pas incompatible avec une riche vie intérieure, comme le suggèrent les cas, un peu extrêmes il est vrai, de certains débiles profonds.

Un cas significatif à cet égard est celui du sculpteur Alonzo L., un Noir américain dont le quotient intellectuel ne dépasse pas 40 (le quotient intellectuel d'un être humain normal étant d'environ 100, celui des débiles mentaux entre 50 et 85, celui des débiles profonds entre 30 et 50). Alonzo ne sait que difficilement compter jusqu'à dix et son vocabulaire ne contient que quelques mots. Il n'arrive d'ailleurs pas à s'exprimer correctement en phrases, mais communique en style télégraphique. Pourtant, ce sculpteur est capable de modeler des statues de terre glaise — des animaux, surtout — avec une fidélité parfaite. Les muscles, tendons, crinières, etc. sont rendus avec une grande précision et de manière très vivante. Pour cela, il lui suffit de regarder brièvement le modèle. Son travail se déroule alors sans modèle, entièrement à l'aide des images qu'il a enregistrées en lui et qu'il reproduit avec tant de génie.

Un autre cas de débiles profonds manifestant une surprenante capacité à fonctionner avec des images, mais qui sont dans l'incapacité presque totale d'utiliser leurs facultés intellectuelles, est celui des jumeaux anglais Charles et George. Ils devinrent célèbres dans les années 1960 pour leur aptitude à jongler avec les dates et les jours du calendrier. Ce don semble s'être développé dans leur jeunesse en étudiant un calendrier perpétuel. Bien qu'incapables d'effectuer une multiplication aussi simple que 3×6 (ils ne comprennent d'ailleurs pas plus ce qu'est une multiplication qu'une division), ils sont néanmoins capables de dire à quel jour de la semaine correspond n'importe quelle date qu'on leur donne, dans un laps de temps débutant il y a quarante mille années en arrière et s'étendant jusque dans les prochains quarante mille ans. Ils sont également à même de dire à quelles dates tombe Pâques pour chaque année de cette même période de quatre-vingt mille ans !

Leur incapacité manifeste à calculer exclut toute possibilité d'obtenir les dates par des calculs, comme cela a lieu chez certains calculateurs prodiges. Au contraire, chez les jumeaux Charles et George, il a été constaté que lorsqu'ils cherchaient une date, leurs yeux bougeaient ou fixaient d'une manière particulière l'espace, comme s'ils déroulaient et regardaient un calendrier intérieur. Cette capacité de voir se manifeste également d'une autre manière. Un jour qu'une boîte d'allumettes se renversa devant eux et que son contenu se répandit sur le sol, les deux jumeaux s'écrièrent aussitôt simultanément " cent onze ". Une fois comptées, les allumettes renversées se montrèrent effectivement être au nombre de cent onze. Lorsqu'on leur demanda comment ils avaient pu compter les allumettes aussi vite, ils répondirent qu'ils ne les avaient pas comptées, mais qu'ils avaient vu cent onze allumettes.

La capacité de travailler en images, donc en voyant, plutôt qu'en réfléchissant comme cela a lieu avec l'intellect, est donc une capacité dont on a peu conscience, mais qui est tout à fait réelle et efficace. Les deux exemples précédents nous en ont fait pressentir la réalité. Que nous puissions penser sans mots n'est d'ailleurs pas quelque chose qui nous est si étranger. Que l'on essaye de se représenter ce qui se passe lorsque nous avons " un mot au bout de la langue ". Nous cherchons à exprimer quelque chose. Nous savons parfaitement de quoi il s'agit. En nous, la représentation en est claire, mais il est impossible de la verbaliser. Cela ne prouve-t-il pas que pensées et mots sont deux choses distinctes ? Et que, pour passer de l'un à l'autre, un processus de transformation ou de densification est nécessaire ? En effet, si la pensée et le mot étaient identiques, nous n'aurions jamais besoin de chercher un mot, car il serait là en même temps que la pensée.

Longtemps, on a cru que la pensée était indissociable du langage et que, comme le disait Paul Valéry, " ce qui ne pouvait être dit, et bien dit, n'existait pas ".

L'exemple des aphasiques montre cependant que ce n'est pas le cas. Si ceux-ci perdent leur capacité à s'exprimer ou à comprendre le langage parlé, ils ne perdent pas en même temps leur faculté de penser. De nombreux mathématiciens, chimistes ou physiciens aphasiques continuent à travailler et à résoudre les problèmes qui se posent à eux dans leur activité professionnelle.

Que la pensée n'implique pas nécessairement des mots et des paroles est aussi démontré par l'existence des nombreux langages visuels créés un peu partout dans le monde pour permettre aux sourds-muets de communiquer. Ces langages n'utilisent évidemment aucun mot, mais uniquement des signes visuels. Ceux-ci sont effectués à l'aide des mains et des bras, ainsi que par les mouvements du corps et les expressions du visage. Toutes ces langues possèdent leur grammaire propre et permettent, tout aussi bien que le langage parlé, de s'exprimer avec

flexibilité, finesse et précision sur les événements de tous les jours, comme sur les questions les plus abstraites.

Les sourds-muets sont donc à même d'avoir une vie intérieure et de penser sans utiliser des mots. Cette possibilité existe d'ailleurs avant l'apprentissage d'un langage gestuel ou autre. La vie cognitive d'un jeune enfant sourd-muet n'est pas inexistante. Il ne mène pas une vie végétative, mais agit, réagit et s'intéresse à ce qui l'entoure, comme tout enfant. Il y a donc quelque chose en nous qui transcende les moyens d'expression et de communication que nous utilisons dans la matière (mots, signes, etc.). Cette faculté plus subtile a son origine dans notre esprit, c'est l'intuition. Il en résulte que, contrairement à ce que l'on croit habituellement, nous ne pensons ou ne raisonnons pas en fonction des mots, de la grammaire et des règles logiques que nous avons instaurées, mais que c'est le contraire qui a lieu. Les mots et la grammaire se conforment à la manière innée de travailler de l'esprit.

Les esprits humains ont tous la même origine : le plan spirituel. La manière de travailler de ces esprits est donc similaire. Il en résulte que les différentes langues qui existent par le monde — cinq mille langues et plus de vingt mille dialectes — ne sont pas des créations arbitraires, chacune différente et sans relation avec les autres, mais qu'elles possèdent une même structure de base. Les études linguistiques les plus récentes (Chomsky, Bickerton) confirment le fait. Elles montrent que, malgré leur apparente diversité, toutes les langues reposent sur une grammaire commune. Cette grammaire se retrouve partout où l'être humain crée une langue. Elle est identique, aussi bien pour le langage parlé que pour le langage par signes des sourds-muets. On la retrouve aussi dans les langues créoles, c'est-à-dire des nouvelles langues créées spontanément par des gens d'origines très variées et contraintes de vivre ensemble. Par exemple, les esclaves africains de différentes cultures, déportés dans les plantations de canne à sucre. Malgré le nombre élevé de langues créoles (il y en a plus de trois cent cinquante dans le monde), toutes présentent une grammaire presque identique, comme si elles avaient toutes un même fil conducteur.

Ainsi, le besoin inné de l'esprit à exprimer ce qu'il a en lui est réalisé coûte que coûte en inventant un langage. Mais aussi variés que soient les langages qui en résultent, ils ne sont que des densifications de quelque chose qui les transcende et les précède : le langage de l'esprit.

Le passage de l'intuition à l'image, puis aux mots, aux pensées et aux raisonnements intellectuels se concrétise dans la répartition des centres cérébraux responsables de ces transformations. Effectivement, dans la partie arrière du cerveau (le lobe occipital), directement à côté du cervelet, se trouve le centre... de la vision. Un peu plus en avant (zone de Broca, dans le lobe frontal ascendant) se trouve le centre du langage parlé. Encore plus en avant, dans le cortex frontal, se trouve le centre des raisonnements abstraits et de l'élaboration des plans d'action. Donc, image — parole — raisonnements intellectuels !

Tel qu'il a été décrit, le processus concernait les informations que l'esprit communiquait au cerveau. Il est cependant évident que c'est le chemin inverse qui est emprunté lorsque le cerveau a réceptionné des informations sur la situation terrestre et les envoie à l'esprit. Les mots et pensées produits par le cerveau antérieur sont conduits au cervelet qui les transforme en images. Celles-ci seront alors communiquées à l'esprit par une onde de force débutant dans le cervelet et transmise à l'esprit en passant par le plexus solaire.

La transformation des mots et des pensées en images est un processus que nous vivons quotidiennement, mais dont nous ne prenons généralement pas conscience. Par exemple, chaque fois que nous lisons, les mots se transforment intérieurement en images. À la lecture d'un roman, les mots s'estompent rapidement et laissent la place à un film intérieur, c'est-à-dire à une suite d'images qui surgissent devant nous à la lecture du texte.

Les images de l'intuition sont plus faciles à réceptionner pendant la nuit comme cela a lieu lors des rêves REM. La raison toute naturelle en est que, lors du sommeil, contrairement à ce qui se passe le jour, le champ de notre conscience n'est pas occupé par les images de la réalité extérieure que nous transmettent les yeux. Pour cette raison, pendant la journée, les intuitions nous parviennent sous une forme plus accessible, c'est-à-dire légèrement condensées. Il ne s'agit plus d'images, mais d'un ressenti ou de mots, mots que nous "entendons" intérieurement. Cette petite voix intérieure qui nous parle est ce que l'on appelle communément la "voix de notre conscience".

L'appellation de voix de la conscience est due au fait que la conscience que nous avons de ce qui est bien ou mal, beau ou laid, juste ou injuste, se situe dans notre esprit. Notre cerveau est en effet incapable de saisir ces notions. Elles correspondent à des hautes valeurs qui lui sont étrangères.

Pour s'en rendre compte, il suffit de s'imaginer ce qui se passerait si l'on devait nourrir un ordinateur de la notion de justice ou de beauté. Comment procéder ? Faudrait-il le nourrir de toutes les lois, conventions et règles humaines ? Même en admettant qu'il les ait assimilées, il ne serait toujours pas en mesure de rendre justice. Il faudrait encore l'informer de toutes les situations particulières et des circonstances atténuantes ou non à prendre en compte pour statuer de manière juste sur un cas. Comme tout parent le vit quotidiennement avec ses enfants, être équitable est quelque chose qui peut se concrétiser dans des actions et des décisions très dissemblables face à des situations identiques.

Sans connaître toutes les lois, chaque esprit humain est cependant capable de ressentir ce qui est juste ou non. Des études laborieuses ne sont pas nécessaires, c'est quelque chose d'inné que l'on porte en soi... dans l'esprit.

Pas plus que la notion de justice, la notion de beauté ne peut être donnée à un ordinateur. Quand bien même ce dernier serait instruit des lois des proportions et de l'harmonie des couleurs, de la règle du nombre d'or, etc., il ne serait pas capable — à supposer qu'il puisse voir — de dire si quelque chose est beau. Pourtant, chaque être humain ressent en lui si quelque chose est beau ou laid, sans avoir jamais pris de cours pour l'apprendre et sans connaître les moindres lois de la beauté enseignées dans les écoles d'art.

En parlant de ressenti, nous avons abordé une autre forme sous laquelle une intuition se concrétise pour devenir consciente au niveau du cerveau. En plus d'images, de rêves ou de la voix de la conscience, l'intuition peut aussi être ressentie comme une forte impression qui nous rend absolument convaincus d'une chose ou d'une autre. Elle se manifeste en nous, aussi bien pour des choses toutes simples que pour des questions très importantes.

Le matin, en partant travailler, peut, par exemple, surgir en nous la forte impulsion de prendre avec soi un parapluie, alors qu'aucun signe n'indique la venue imminente de pluie : le temps est ensoleillé, le ciel bleu et les prévisions météorologiques bonnes. Généralement, en l'absence d'indices valables, l'intellect rejette l'intuition reçue, car il ne voit aucune raison

rationnelle qui justifierait de prendre un parapluie par une journée sans pluie. Lorsqu'à la surprise générale, celle-ci se met tout de même à tomber, le parapluie n'est pas disponible, au grand désespoir de celui qui doit se débattre, désarmé, sous les trombes d'eau !

Des événements plus graves, voire tragiques, sont aussi l'objet d'avertissements par l'intuition. On peut de temps en temps lire dans les journaux des comptes rendus à ce propos. Des personnes qui ont échappé miraculeusement à un accident d'avion ou à une collision ferroviaire relatent comment, au moment d'entrer dans le train ou l'avion qu'elles devaient prendre, elles ont ressenti très fortement une intuition les incitant à ne pas y monter, et cela en l'absence de toute raison matérielle pouvant justifier un tel refus.

L'esprit, grâce à ses possibilités plus étendues, est à même non seulement de nous préserver de dangers, mais également de nous permettre d'être plus créatifs que nous ne pourrions l'être avec notre seul intellect. Celui-ci doit en effet ajouter une information à une autre pour essayer de trouver quelque chose de nouveau ou de différent, ce qui n'est pas du tout le cas pour l'esprit.

Les scientifiques considèrent que la créativité et les idées de génie sont le résultat d'un intense travail du cerveau. Ses nombreux centres se mettraient à fonctionner simultanément, s'échangeant des données, se stimulant l'un l'autre, collaborant à la production de quelque chose, qu'isolés, ils n'auraient jamais pu obtenir. Se basant sur cette compréhension du processus, une technique de production volontaire d'idées géniales a été mise au point dans les années cinquante, sous le nom anglais de "brainstorming" (remue-méninges). Cette technique consiste à réunir plusieurs personnes, à leur soumettre un problème ou un autre, et à les inviter à exprimer toutes les solutions qui leur passent par la tête, aussi farfelues qu'elles puissent être. Aucune critique ou commentaire ne sont permis pendant la séance, afin d'éviter toute inhibition de la spontanéité. Le but est de favoriser la stimulation entre les méninges des différents participants, de manière à reproduire en plus grand ce qui se passe dans le cerveau isolé qui crée.

Le nombre d'idées produites par cette technique est certes très impressionnant. Dans certains cas, jusqu'à cent idées en trois quarts d'heure. Néanmoins, des évaluations révélèrent que les idées obtenues de cette manière n'étaient finalement pas si bonnes, en tout cas beaucoup moins que les idées qu'obtenaient des individus isolés !

Le besoin de s'isoler est d'ailleurs mentionné par de nombreux artistes comme une des conditions nécessaires à l'expression de leur créativité. La raison en est que, pour avoir de l'inspiration, il est nécessaire de calmer les stimulations extérieures, afin que l'esprit ne soit pas dérangé par elles par le biais du cerveau, et puisse alors se concentrer entièrement sur ce à quoi il aspire. Une telle chose est évidemment beaucoup plus facile à réaliser dans la solitude. L'esprit est ainsi entièrement réceptif aux intuitions qui peuvent lui venir et que, dans ce cas, on appelle inspiration.

À propos des inspirations que reçoivent les artistes, Max Bruch (1838-1920), le compositeur allemand, expliqua ceci au cours d'un entretien :

“ Ce sont de merveilleuses révélations. J'y ai pensé maintes fois, mais à présent, et pour la première fois, j'apprends des précisions sur les processus intérieurs cachés de l'âme des célèbres compositeurs durant l'élaboration de leurs œuvres. Lorsqu'un compositeur crée une œuvre de

valeur durable, il se trouve face à face avec cette force éternelle, source de toute vie, de laquelle il puise. J'ai observé, toutefois, qu'il convient de prendre certaines règles en considération dont les deux plus importantes sont la solitude et la concentration. Brahms avait raison lorsqu'il déclarait qu'il fallait absolument qu'il soit seul et que personne ne le dérange. C'est dans le silence que le compositeur doit attendre les instructions d'une puissance supérieure à sa raison. Lorsqu'il est capable de créer la liaison avec cette puissance, il devient projecteur qui transforme l'infini et l'invisible dans le monde du visible, ou bien, lorsqu'il s'agit du compositeur, dans le monde de l'audible... C'est de cette même force que Bach, Mozart et Beethoven puisèrent et dont tous les compositeurs sont tributaires s'ils veulent créer quelque chose de valable. Celui qui s'ouvre consciemment à cette force intérieure sera inspiré ; toutefois, il devra être pourvu de la technique adéquate, afin de pouvoir porter sur le papier de façon convaincante les idées suggérées. ”
(Extrait de Arthur M. Abell, *Conversations avec des compositeurs célèbres*, Éditions Samsara, Füssen D.)

La fin de la citation souligne bien la nécessité de la collaboration entre l'esprit et les facultés cérébrales. Ces dernières sont indispensables pour permettre la réalisation matérielle de l'intuition. En effet, les plus belles mélodies ou les plus belles images reçues par l'esprit des artistes ne prendront jamais forme sur terre, s'il n'y a pas un compositeur ou un peintre capable de les transcrire dans la matière !

Inspiration et intuition ne sont cependant pas le propre de artistes seulement. Les scientifiques aussi en bénéficient. Les histoires, probablement plus légendaires que réelles, d'Archimède qui, en prenant son bain, découvre pourquoi les corps flottent sur l'eau, ou de Newton que la chute d'une pomme aurait inspiré pour découvrir la loi de la gravitation, sont bien connues.

Plus près de nous, au XIX^e siècle, le grand mathématicien français Henri Poincaré raconte qu'après avoir cherché sans succès pendant deux semaines à réfuter des équations complexes, il s'était senti fatigué et avait décidé de laisser le problème de côté pour partir en excursion. “ Arrivé à Constance, relate-t-il, nous avons pris un omnibus et, au moment où je montai sur le marchepied, la solution me vint, sans que quoi que ce soit dans mes réflexions précédentes ait semblé lui préparer la voie. ”

La justesse de l'intuition que Poincaré avait eue s'imposa si fortement à lui qu'il n'en vérifia le résultat que bien plus tard. Lorsqu'il tenta d'expliquer ce qui s'était passé, il affirma que pour lui, la solution n'avait pas été le résultat d'un jugement scientifique, mais qu'il avait “ senti ” l'évidence de la solution comme un “ jugement esthétique, fondé sur le sens intrinsèque de la beauté ”, jugement esthétique ou sens du beau, qui, comme nous l'avons vu, sont des facultés de l'esprit.

L'intuition peut apparaître comme quelque chose de toujours instantané ; elle est cependant aussi en mesure de s'étendre dans le temps. C'est le cas, par exemple, lorsqu'un artiste est inspiré. On raconte à ce propos qu'un des grands poètes du XX^e siècle, l'Allemand Rainer Maria Rilke (1875-1926), écrivit en dix-huit jours, non seulement ses *Élégies*, mais également ses cinquante-cinq *Sonnets à Orphée*. Ces pièces sont considérées comme ses plus beaux poèmes. Ils représentent en tout plus de mille deux cents vers, d'une facture exceptionnelle et dont la plus grande partie a été écrite d'un seul jet, sans aucune correction.

À cette possibilité rapide et “ aisée ” de l’esprit de produire des œuvres grandes et belles, il faut opposer le travail souvent laborieux que doit effectuer l’intellect pour arriver à quelque chose. La manière dont Thomas Edison (1847-1931) découvrit quel métal convenait pour la fabrication du filament des ampoules électriques en est un exemple. Il testa des centaines de matériaux, les uns après les autres, procédant par tâtonnements et éliminations, jusqu’à ce qu’il découvre le bon !

Chapitre 5 : Intelligence et mémoire

Deux sortes d'intelligence

En constatant la facilité avec laquelle les hommes d'intuition reçoivent en dormant (sous forme de rêve) ou pendant le jour (sous forme d'intuitions, d'inspirations, de première impression ou par leur voix intérieure), certaines personnes ne manqueront pas de se demander à quoi bon se donner de la peine, faire des efforts pour étudier et développer son intelligence, alors qu'un moyen plus simple (la connaissance intuitive) existe. Elles se demanderont aussi, et à juste titre, ce qu'est au fond l'intelligence.

Les possibilités de l'esprit étant différentes de celles du cerveau, il y a donc aussi deux sortes d'intelligence.

L'intelligence du cerveau est basée sur l'accumulation de données, leur mémorisation et la capacité à les retrouver lorsque cela s'avère nécessaire. Elle repose aussi sur l'aptitude à utiliser ces données en y appliquant des démarches logiques, en les combinant entre elles pour les adapter aux réalités matérielles et résoudre des problèmes au sens large. Cette intelligence est un mélange d'érudition et de capacités à penser logiquement en suivant des règles apprises. Elle est donc le résultat d'un apprentissage. C'est quelque chose que l'on peut acquérir, mais qui reste en dehors de soi, car il concerne notre cerveau, et non notre être intime, l'esprit. Une telle intelligence ne nous aide donc pas à évoluer intérieurement, à devenir meilleur, plus équilibré, juste et bon, contrairement à ce qui se passe avec l'intelligence de l'esprit.

L'intelligence intuitive est en effet quelque chose de tout différent. Elle dépend entièrement de notre degré d'évolution spirituelle, c'est-à-dire de notre sagesse intérieure et de notre capacité à ressentir le beau, le juste ou les rapports entre les choses. Elle dépend aussi de notre degré d'ouverture, de notre réceptivité, de la finesse de nos perceptions. Ce ne sont donc pas des caractéristiques que l'on peut obtenir, comme on acquiert un vocabulaire étendu ou la capacité de calculer. Les caractéristiques de l'esprit sont le résultat d'un vécu qui s'inscrit en nous. Elles font partie intégrante de notre personnalité. C'est d'ailleurs pourquoi elles peuvent se manifester spontanément ou si rapidement, sous forme d'intuition.

Entre l'intelligence intellectuelle et l'intelligence intuitive, il y a toute la différence qui existe entre "avoir" et "être" : avoir des connaissances, de l'érudition, et être plein de sagesse, de savoir.

Ces deux intelligences ne sont cependant pas opposées. Elles sont seulement différentes et devraient se compléter. L'intelligence intuitive dirigeant, donnant les grandes orientations, l'intelligence intellectuelle suivant, exécutant, réalisant. Plus les capacités intellectuelles sont développées, plus les possibilités de réalisation dans la matière sont grandes. Au contraire, moins elles sont développées, moins les idéaux et les idées promotrices pourront être réalisées sur terre. Il ne sert donc à rien d'abandonner le développement de son intelligence intellectuelle au profit de ses capacités intuitives. Les deux sont nécessaires.

Ce qui est également indispensable, c'est qu'un équilibre règne entre les deux, car l'intelligence intellectuelle sans la direction intuitive, ne fait que produire des choses

dépourvues d'utilité réelle, sans beauté et sans vie, des choses qui peuvent même être néfastes et destructrices, car elles n'ont pas été faites avec cœur.

La différence qui existe entre les connaissances que nous tenons en réserve quelque part (l'avoir) et les connaissances que nous avons intégrées en nous (l'être) nous amène à reparler de la mémoire. En effet, au début de cet ouvrage (au chapitre 3), il avait été dit que les souvenirs ne pouvaient s'inscrire dans le cerveau, mais qu'ils étaient logés dans l'esprit. Or, en établissant la différence entre les pensées issues du cerveau et les intuitions provenant de l'esprit, nous écrivons maintenant que les pensées ne sont pas non plus dans l'esprit !

L'apparente contradiction provient du fait que, jusqu'ici, dans un but de simplification, nous avons présenté l'être humain comme n'étant constitué que d'un esprit et d'un corps. Or, lorsque l'esprit humain est incarné, l'esprit et le corps ne sont pas les seuls " composants " de l'être humain. Il en existe d'autres.

Le corps physique n'est en effet qu'une enveloppe que revêt l'esprit lorsqu'il pénètre dans le plan terrestre. Cette enveloppe lui est nécessaire comme intermédiaire entre sa constitution et celle, plus dense et plus rude, du plan de la matière. Or, la différence de genre qui existe entre le plan spirituel qui se trouve au sommet de la création et celui du plan terrestre dans lequel nous descendons pour nous incarner est trop grande pour que ces deux plans puissent être à proximité l'un de l'autre ou se suivre sans plus. C'est pourquoi l'espace compris entre ces deux plans est occupé par des plans intermédiaires. Ceux-ci sont de constitution progressivement plus dense à mesure qu'ils se rapprochent du plan terrestre. Lors de sa descente dans la matière, l'esprit humain séjourne aussi sur ces plans. Et, de la même manière que l'esprit doit revêtir une enveloppe de matière dense pour séjourner sur terre, il doit revêtir une enveloppe dans chacun des plans qu'il traverse.

Or, lors de sa descente d'un plan à un autre, l'esprit ne se débarrasse pas de l'enveloppe du plan qu'il vient de quitter, mais la conserve. Ainsi, au fur et à mesure qu'il descend d'un plan à un autre, il revêt une enveloppe sur l'autre, la dernière étant son corps physique. Comme cette enveloppe, les précédentes sont équipées d'organes dont la finesse et les facultés correspondent au plan dont elles sont issues.

Chacune de ces enveloppes intermédiaires possède donc des organes lui permettant de ressentir les impressions qui lui parviennent, de les analyser et de les transmettre à l'esprit, mais aussi... de conserver les souvenirs qui lui sont utiles. La mémoire se présente donc de manière très différente suivant l'enveloppe ou le plan où l'on se trouve.

En partant du plan spirituel, d'où est issu l'esprit humain, et en allant vers le bas, les différents plans dont est constituée la création peuvent être décrits comme étant le plan spirituel, le plan de la matière subtile (appelé aussi l'au-delà) et le plan de la matière dense. Malgré le terme identique de " matière ", les deux derniers plans sont de genres très différents.

Ces plans principaux, ou grandes subdivisions de la création, se subdivisent en sous-plans intermédiaires. Ainsi, le plan de matière dense, par exemple, est d'abord composé d'un plan de matière dense de forte densité, puis d'un plan de matière dense de moyenne densité, et, pour finir, d'un plan de matière dense de faible densité.

Arrêtons-nous ici dans la description des différentes subdivisions de plans et regardons ce qu'il en résulte en ce qui concerne la mémoire.

Nos intuitions (qui sont de genre spirituel) seront évidemment stockées dans notre esprit à cause de l'identité de genre. À l'opposé, nos actes, c'est-à-dire les mouvements de notre corps, eux, sont l'expression de notre corps de matière dense de forte densité (le corps physique) et sont mémorisés à ce niveau. Cette mémorisation se fait dans les organes de matière dense que sont les nerfs et les différents centres cérébraux.

Comme nous l'avons vu, à part la décision volontaire de bouger, les processus mêmes du mouvement se font ensuite inconsciemment. Si un virtuose du violon (qui peut produire jusqu'à douze notes en une seconde) positionne ses doigts au dixième de millimètre près pour obtenir des sons justes, ce n'est évidemment pas par un travail de réflexion conscient renouvelé à chaque note. Un autre processus entre en jeu. C'est celui de l'apprentissage qui permet à tous les muscles concernés d'acquérir le réflexe de la position. Or, cette mémorisation se manifeste concrètement dans le développement des dendrites appartenant aux neurones utilisés. Tout un réseau de connexions se tisse entre les cellules, permettant une communication directe et aisée entre les différentes zones concernées du système nerveux.

La mémoire des gestes est donc bien inscrite dans le système nerveux, c'est-à-dire dans le corps de matière dense de forte densité.

Les paroles, elles, sont d'un genre plus éthéré et plus subtil que la matière dense de forte densité. Déjà invisibles à nos yeux terrestres, elles appartiennent à l'enveloppe de matière dense de moyenne densité.

Quant aux pensées émises lorsque nous réfléchissons à l'aide de notre cerveau, elles sont encore plus éthérées que les sons. Elles sont en effet invisibles et inaudibles et appartiennent au plan de matière dense de faible densité.

Il est donc tout à fait vain de chercher dans le cerveau de forte densité quelque chose de faible densité comme le sont les pensées. La difficulté qu'ont les scientifiques à déceler les pensées dans le système nerveux — que ce soit sous forme d'influx nerveux, de connexions interneurales ou de molécules chimiques — provient de ce que les pensées n'appartiennent pas au plan dans lequel ils les cherchent.

Les formes-pensées

N'étant pas visibles, les pensées demeurent quelque chose de mystérieux et d'insaisissable. Bien que nous pensons constamment, qui peut dire à quoi correspond une pensée ou comment se la représenter ? Est-ce du "rien" ou au contraire quelque chose ? Et, si elle est quelque chose, comment la concevoir ? De quoi a-t-elle l'air ?

Sans entrer dans les détails, disons simplement que les pensées sont des formes constituées avec les matériaux du plan auquel elles appartiennent, c'est-à-dire ceux de la matière dense de faible densité. Cette forme correspond en tout point à la pensée émise. Et puisqu'il s'agit d'une forme, elle est visible pour les voyants dont les yeux sont ouverts au plan en question. Qu'une pensée ait une forme explique aussi pourquoi les intuitions peuvent être transmises sous forme d'image (l'image de la forme) sans faire référence à aucun mot.

Si les formes-pensées sont invisibles à nos yeux terrestres, elles peuvent néanmoins être captées par le cerveau, comme le sont les ondes radio par un poste de radio. La sagesse

populaire l'a très justement pressenti. Elle parle d'une idée qui est "dans l'air" ou de quelqu'un qui a une "idée derrière la tête". Qu'une idée vienne par l'arrière de la tête, et non par l'avant, est également significatif, puisque le cervelet, organe de réception des inspirations, se trouve à l'arrière de la tête.

À chaque enveloppe de l'esprit correspond donc des capacités de perception et d'expression différentes, mais aussi une mémoire différente. Lorsque l'esprit remonte d'un plan à un autre, il abandonne chaque fois l'enveloppe qui correspond au plan qu'il quitte, et, avec elle, il laisse également derrière lui les souvenirs qui y sont enregistrés. Ainsi, lorsqu'à la mort terrestre, l'esprit abandonne sa dépouille corporelle, il abandonne également toute la mémoire des mouvements corporels qui y est inscrite. Cela n'est pas un grand dommage, puisqu'il n'en a plus besoin dans le plan plus éthéré où il se rend et dans lequel il est dépourvu de corps physique de matière dense. Cela implique cependant que, lors de sa prochaine incarnation dans un corps physique, l'esprit devra réapprendre à utiliser un tel corps. Il devra également redévelopper toutes les connexions entre neurones qui ne lui sont pas léguées par hérédité, comme, par exemple, celles du réseau spécial de dendrites, mentionné précédemment à propos de la maîtrise du violon.

Au "désavantage" que représente, à chaque incarnation, la nécessité de réapprendre à mouvoir son corps correspond un bienfait non négligeable : celui de perdre toute tare cérébrale à la mort. En effet, l'abandon de l'enveloppe terrestre par l'esprit — donc également du cerveau — fait qu'aussitôt décédés, les aphasiques, les personnes souffrant de démence sénile ou toute autre affection due à une atteinte du cerveau cessent d'en souffrir. Leurs troubles n'étaient effectivement dus qu'aux dégâts occasionnés à leur enveloppe la plus dense, et non à l'esprit.

Face à un événement vécu dans la matière dense, les impressions ressenties se marqueront dans les différentes enveloppes, d'une manière correspondant à ce que perçoit l'enveloppe en question : sous forme de mouvements dans le corps physique, sous forme de sons et de paroles dans le corps de matière dense de moyenne densité, sous forme de pensées dans le corps de matière dense de faible densité (siège de l'intellect) et, en sautant tous les autres corps intermédiaires, finalement aussi, dans l'esprit, sous forme d'intuitions.

Ce que conservera l'esprit lorsqu'il réintégrera le plan spirituel (ou paradis) sera donc uniquement les impressions et les intuitions qu'il aura vécues, lui. Les différentes enveloppes et toutes les informations qui y sont mémorisées restent en arrière. Elles sont abandonnées, car, à part la possibilité de se manifester dans les plans en question, elles ne servaient que de moyen pour atteindre un but : le développement de l'esprit.

Nous sommes le plus souvent peu conscients de tout ce qui a été emmagasiné dans nos différentes enveloppes. Cependant, en cherchant à se remémorer des événements passés, nous sommes souvent étonnés devant l'étendue des souvenirs accumulés que nous arrivons à restituer. Et nous ne pouvons qu'être admiratifs devant cette merveilleuse faculté qu'est la mémoire, cette faculté qui fait que beaucoup de choses peuvent reposer en nous de manière inconsciente, dans l'attente du moment où nous en aurons besoin.

L'importance de cette partie inconsciente est une chose qui a beaucoup été débattue. Mais d'abord, qu'est-ce que l'inconscient ? Ne sachant pas où il se situe et à quoi il correspond vraiment, il est généralement considéré comme quelque chose d'importance secondaire par

rapport au conscient. Il a cependant une influence très grande sur notre vie, puisque celle-ci est en partie dirigée par des comportements et des aspirations dites inconscientes.

Le rôle prédominant que joue l'inconscient est particulièrement bien mis en évidence dans des situations particulières, par exemple, celles touchant certains amnésiques : leur cœur bat plus vite à la vue d'un être aimé, alors que, consciemment, dans leur comportement avec lui, à cause de leur amnésie, ils ne le reconnaissent pas et le traitent comme un étranger. Qu'est-ce qui, en eux, sait qu'il s'agit d'un être aimé ? Comment peuvent-ils être conscients de quelque chose qui échappe à leur conscience ? La réponse découle de tout ce que nous avons déjà vu : il existe plusieurs états de conscience.

En se basant sur la présentation dualiste de l'être humain, on peut dire qu'il y a d'une part, la conscience de l'homme incarné : la conscience diurne qui relève de l'intellect et qui se situe au niveau du cerveau, et d'autre part, la conscience de l'esprit, notre moi véritable, qui transcende la matière. Cette dernière conscience est appelée l'inconscient par le cerveau, tout simplement parce que, n'appartenant pas à son genre, il ne lui apparaît pas comme aussi évident, présent et important que la sienne.

Cependant, si on laisse de côté cette vision dualiste de l'être humain, pour en adopter une qui fasse intervenir ses enveloppes intermédiaires de matière dense et subtile, on s'aperçoit qu'il n'y a pas seulement deux consciences, mais qu'à chaque enveloppe correspond un niveau de conscience. Bien entendu, ces différentes consciences ne sont pas toutes en fonction en même temps. L'être humain est toujours conscient au niveau de sa dernière enveloppe, l'enveloppe la plus dense, celle qui correspond au plan dans lequel il se trouve. En effet, ce plan est l'endroit qui représente la réalité quotidienne et tangible pour lui et le plan sur lequel il doit agir. Il est donc indispensable qu'il le ressente et le perçoive.

Il ne serait évidemment pas très utile pour un esprit incarné sur terre d'être uniquement conscient de ce qui se passe sur le plan de la matière subtile de faible densité, où il ne se trouve pas. Le seul plan dont l'esprit humain doit être conscient, à part celui où il est incarné, est le plan du spirituel. Ce dernier est en effet le plan d'où il est issu et le plan d'après les critères duquel il doit vivre. C'est également vers lui qu'il devra retourner, après son évolution dans les plans inférieurs de matière dense et subtile de la création.

L'existence de ces différents plans est niée par beaucoup de personnes. Elles rejettent aussi l'idée qu'elles possèdent une origine spirituelle et, à plus forte raison, qu'il existe un Dieu en dehors de la création. Pour elles, ce sont des "vues de l'esprit". En cela, elles ont tout à fait raison. Seul l'esprit est en mesure de concevoir les réalités spirituelles, parce qu'il est en affinité avec elles. C'est donc tout à fait inconsciemment, mais correctement, qu'elles désignent ces connaissances comme étant de nature spirituelle. Celles-ci dépassent en effet largement les capacités du cerveau, qui, étant un organe matériel, ne peut saisir que ce qui est matériel comme lui.

Une vue matérialiste de la vie est quelque chose de très répandu de nos jours. C'est ce qui fait que beaucoup de gens ont des difficultés énormes à concevoir qu'il existe des choses en dehors de la matière. On en est donc arrivé à ce que l'être humain ait perdu la conscience de lui-même en tant qu'esprit, pour ne plus l'être qu'au niveau de son instrument : le corps physique. Comment se fait-il que ce qui fait de l'homme un être humain (l'esprit) lui soit devenu tellement étranger ? Qu'est-ce qui fait également qu'il en nie l'existence et ne considère son moi réel que comme étant son enveloppe la plus extérieure et la plus dense ?

Pour répondre à ces questions, faisons un retour en arrière dans l'histoire de l'être humain et voyons comment il a développé ses capacités intuitives et intellectuelles au cours de l'évolution.

Chapitre 6 : Histoire de l'évolution de l'être humain

L'incarnation du premier esprit humain

Les premiers esprits humains qui s'incarnèrent sur terre ne débutaient pas leur existence avec leur incarnation, car, issus du plan spirituel (leur lieu d'origine), ils avaient déjà commencé à développer leurs facultés en séjournant dans les différents plans qui séparent le plan spirituel du plan terrestre. Leur incarnation sur terre fut cependant le début d'une aventure toute nouvelle, car ils s'incarnèrent dans un corps de grand singe, donc un corps animal.

Pourquoi un corps animal, et non un corps humain ? La réponse peut être donnée sous forme de question. En effet, de qui les premiers esprits auraient-ils reçu un corps humain ? Dans le passé, on pensait que l'être humain, ainsi que les différentes espèces animales, étaient apparus sur terre d'un seul coup ; qu'ils avaient en quelque sorte surgi directement de la main du Créateur et que chacun avait été déposé complet et formé dans la création (théorie du créationisme). Au XIX^e siècle cependant, cette manière de voir fut abandonnée, lorsque Darwin démontra que les espèces animales étaient issues les unes des autres. Partant des êtres les plus simples, les animaux s'étaient peu à peu développés et perfectionnés en une longue progression aboutissant à l'être humain.

Les corps des grands singes purent être utilisés comme enveloppe terrestre par les esprits humains, car ils étaient les corps animaux dont la forme se rapprochaient le plus de celles de l'esprit. En effet, l'esprit humain n'est pas sans forme, et il serait erroné de l'imaginer comme un petit nuage vaporeux aux contours flous et imprécis ou sous l'aspect d'une boule, comme il est parfois décrit. L'esprit est ce qui fait de l'homme un homme. Il a donc la forme humaine que nous connaissons et que nous pouvons reconnaître dans la copie rudimentaire qu'est le corps physique.

L'incarnation de l'esprit humain dans un corps animal autre que celui des grands singes (celui d'un poisson ou d'une antilope, par exemple) aurait été impossible, car ces animaux ne possèdent pas une forme qui se rapproche suffisamment de celle de l'esprit. De plus, de toute la chaîne évolutive, le singe était l'animal le plus évolué, celui qui avait amené son corps et ses facultés " psychiques " au degré le plus élevé de perfectionnement, perfectionnement qui était le plus proche de celui dont l'esprit humain avait besoin.

À partir d'un certain moment, ce ne furent donc plus des âmes animales qui s'incarnèrent dans le corps des grands singes en question, mais des esprits humains. La conséquence en fut la disparition de cette espèce de singes. Cependant, grâce aux facultés plus élevées des esprits, les corps aux caractéristiques animales furent peu à peu ennoblis pour finalement devenir des corps humains. Il est donc tout à fait juste de dire que l'être humain descend du singe, si, par là, on considère exclusivement le corps physique. Il n'en va cependant pas de même pour le noyau animateur de ce corps. Si l'être humain est apparu sur terre, ce n'est pas parce que l'âme animale a évolué pour devenir un esprit humain, mais bien parce que l'âme animale a été remplacée par l'esprit humain.

Les cerveaux que les premiers esprits humains eurent à disposition en s'incarnant dans les corps de grands singes étaient extrêmement rudimentaires par rapport à ce qu'ils sont devenus. Pour s'en rendre compte, il suffit d'observer ce dont sont capables les grands singes. Les activités qui témoignent d'une réflexion, donc de la combinaison de plusieurs

informations en vue d'en obtenir une nouvelle, culminent chez eux dans l'usage d'un bâton ou d'une pierre comme outil, ou encore dans la superposition de deux caisses, en vue d'obtenir une base suffisamment élevée pour attraper de la nourriture suspendue trop haut pour être atteinte sans cela. Bien que dépassant largement ce que tout le reste du règne animal est capable de " penser ", ces actes n'en restent pas moins très élémentaires et correspondent à ce que des enfants de deux à trois ans sont capables de faire.

Les expériences qui ont été faites sur des singes pour tester si, aidés par l'être humain, leurs capacités intellectuelles pouvaient s'étendre et peut-être même se rapprocher des siennes se soldèrent toutes par des échecs. Certes, il a été possible d'enseigner à des singes à " parler " en utilisant des symboles pour désigner différents objets. Le vocabulaire des plus doués d'entre eux atteignait même deux cents " mots " environ. Cependant, les chercheurs se rendirent compte que si ces mots permettaient aux singes de communiquer, ils le faisaient plus comme le résultat d'un conditionnement que parce qu'ils avaient compris la logique qui se trouvait derrière.

Le développement des facultés intellectuelles des grands singes a donc buté à une certaine époque contre une limite qui ne pouvait être dépassée. Cet obstacle n'était toutefois pas dû au cerveau — le même a été utilisé par les êtres humains —, mais aux âmes animales qui l'utilisaient. Celles-ci ne possédaient pas les capacités nécessaires pour aller plus en avant, comme l'esprit de l'homme pouvait le faire.

Lors de l'incarnation des premiers esprits, le cerveau représentait pour eux un outil qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils durent apprendre à utiliser. Cet apprentissage se fit progressivement. Les acquis des uns étaient transmis aux descendants, de génération en génération. Ainsi, apparurent peu à peu des témoignages de plus en plus éloquents des progrès effectués : fabrication d'outils, usage du feu, chasse, agriculture, travail des métaux, construction de maisons, artisanats variés, art, etc.

Plus les capacités du cerveau (l'intellect) se développaient et se perfectionnaient, plus l'esprit était en mesure de réaliser des choses dans la matière dense. Autrement dit, agir sur elle, la transformer et la diriger d'après les critères spirituels qu'il possédait en lui, et que, par son intuition, il transmettait au cervelet. Ce fut une époque heureuse (l'âge d'or) pendant laquelle une collaboration harmonieuse et équilibrée s'établit entre les facultés intuitives et intellectuelles : l'esprit dirigeait d'après ses vues larges, l'intellect réalisait.

Cette évolution aurait pu se poursuivre dans cette voie, l'esprit évoluant de plus en plus grâce aux expériences qu'il vivait dans la matière, l'intellect suivant parallèlement cette progression. Or, il n'en fut rien et, est-il dit dans le *Message du Graal*, l'être humain inversa la marche de l'évolution en décidant de consacrer ses efforts avant tout à son intellect. Celui-ci en effet avait atteint un niveau de développement qui faisait l'admiration de l'être humain. Ce dernier prit plaisir à utiliser ses facultés intellectuelles qu'après tout, il avait fait croître par ses propres efforts. Il leur voua de plus en plus d'intérêt et de temps, si bien qu'elles finirent par être beaucoup plus développées que ses facultés intuitives.

L'homme incarné disposait désormais de deux facultés de forces inégales pour se diriger dans la vie. Plutôt que de tenter de rééquilibrer ces deux facultés, il choisit au contraire de se servir avant tout de celle qui était la plus forte et qui lui était désormais la plus familière : l'intellect.

La conséquence inévitable en fut qu'à la progression de l'intellect, correspondit un arrêt, puis une régression du développement des capacités intuitives. Ces dernières devinrent même trop faibles pour lui permettre de reconnaître qu'en dehors de la matière, d'autres choses existaient ! Les êtres humains en perdirent la vue large et l'élévation de pensée qu'ils possédaient et, pour la plupart d'entre eux même, toute conscience de leur origine spirituelle.

Ce manque de spiritualité, l'intellect, même hypertrophié, ne peut pas y remédier, car, étant issu du cerveau, donc de la matière, il ne peut offrir que des choses du même genre que lui, c'est-à-dire des connaissances matérielles, et non spirituelles.

Tel est donc, dans les grandes lignes, le chemin que suivit l'humanité et qui explique la perte de spiritualité chez l'être humain. Ne s'agit-il que d'une "vue de l'esprit" ou existe-t-il des faits qui montrent que ce qui a été dit correspond à la réalité ? De tels faits doivent exister, car aucun événement aussi important ne peut rester sans effets dans la matière. Ces effets doivent même être aisés à constater au niveau du cerveau, puisque, d'après une des grandes lois de l'évolution, la "fonction crée l'organe". En d'autres termes, plus un organe est utilisé, plus il se développe.

Concrètement, cela signifie que la taille du cerveau antérieur, le siège de l'intellect, doit actuellement être beaucoup plus grande qu'elle ne l'était dans le passé, mais également que les dimensions du cervelet doivent être très inférieures à celles du cerveau antérieur.

En ce qui concerne l'état actuel du cerveau, n'importe quelle photo ou représentation imagée permet de se rendre compte que le cerveau antérieur est très nettement hypertrophié par rapport au cervelet. Il occupe en effet presque la totalité de la boîte crânienne, ne laissant qu'un espace très réduit au cervelet, qui apparaît ainsi comme écrasé sous la masse.

Par ailleurs, l'examen objectif de la surface des deux cerveaux révèle que si les circonvolutions du cerveau antérieur sont larges et généreuses, celles du cervelet sont beaucoup plus fines et resserrées. C'est comme si ce dernier, ne pouvant disposer de toute la place qu'il lui fallait, avait cherché à étendre au maximum sa surface en augmentant le nombre et la finesse des circonvolutions et plis.

Une comparaison des poids révèle également des disproportions criantes entre les deux cerveaux. Le poids du cerveau antérieur est en moyenne de 1.400 g, alors que le cervelet ne pèse que 150 g ! Soit, environ neuf fois moins, ceci pour deux organes qui auraient dû être d'égale importance ! Mais, fait intéressant, des études comparatives ont montré que, de manière générale, le volume du cervelet des femmes était plus grand que celui des hommes. Ce fait s'inscrit dans le sens de tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur le rôle du cervelet comme pont pour l'intuition. En effet, il est bien connu que les femmes ont une intuition plus fine que les hommes, ce qui doit tout naturellement se traduire anatomiquement par un volume plus important du cervelet.

À propos de cet équilibre et de cette égalité qui auraient dû exister entre les deux cerveaux, il faut signaler que, chez les grands singes qui ont "légué" leur cerveau à l'être humain, de même que chez tous les autres animaux qui les ont précédés dans la chaîne de l'évolution, le cervelet est toujours d'un volume nettement inférieur à celui du cerveau antérieur. Cela voudrait-il dire qu'il est erroné de penser que le cervelet joue un rôle si important et qu'il devrait avoir un volume aussi grand que celui du cerveau antérieur ? Nous ne le pensons pas. Tout au long de l'évolution animale, le cervelet s'est développé et a augmenté de volume, tout

comme l'a fait le cerveau antérieur. Cependant, si ce volume est resté inférieur chez les animaux, c'est probablement qu'ils n'en avaient pas besoin d'un plus grand. En effet, le cervelet, en dehors de ses fonctions physiques d'équilibration et de coordination des mouvements, joue avant tout un rôle de pont pour la volonté du noyau animateur : l'âme animale chez l'animal, l'esprit chez l'être humain. Or, cette volonté est beaucoup plus étendue et multiforme chez l'être humain que chez les animaux, grands singes y compris. Il est donc normal que le cervelet ne se soit pas tellement développé chez ces derniers, mais cela ne signifie pas qu'utilisé correctement et sans relâche par l'être humain, il n'aurait pas pu se développer pour atteindre finalement un volume égal à celui du cerveau antérieur non déformé.

Si nous laissons maintenant de côté l'étude comparative du cervelet et du cerveau antérieur, pour nous tourner vers celle du seul cerveau antérieur, nous pourrions constater que de nombreux faits témoignent de ce que son volume s'est fortement accru au fur et à mesure de l'évolution de l'être humain.

Les études faites par les anthropologues sur les restes de crânes de nos lointains ancêtres montrent toutes une tendance très nette vers la brachycéphalisation, c'est-à-dire une augmentation du volume crânien. Commençons avec les mesures du volume intérieur des boîtes crâniennes qui peuvent facilement être calculés grâce à des moulages. Le volume du cerveau de l'Australopithèque (singe méridional), qui est probablement l'ancêtre des premiers hommes et qui vécut il y a environ 5 millions d'années, était de 450 cc. Chez l'"Homo 1470", qui vécut il y a deux millions et demi d'années, le volume passe à 800 cc. Chez l'Homo erectus (1,5 millions d'années) à 1.000 cc. Chez l'Homo erectus II, sous-espèce plus tardive (500.000 ans), à 1.200 cc. Finalement, chez l'Homo sapiens (de 50.000 ans à nos jours), à 1.400 cc.

Les mesures des volumes internes du crâne comprennent l'espace occupé par les deux cerveaux. Pour se faire une idée de la place occupée respectivement par le cerveau antérieur et par le cervelet, l'observation de l'aspect extérieur du crâne est plus instructive. En effet, elle montre de manière générale un rétrécissement progressif de la partie arrière du crâne (le chignon) où se situe le cervelet, et à l'inverse, une augmentation graduelle de la partie frontale, où loge le cerveau antérieur. Chez nos ancêtres les plus éloignés, le chignon est très développé. Vu de profil, l'arrière du crâne se prolongeait beaucoup plus loin vers l'arrière que ce n'est le cas actuellement. Vu d'en haut, le chignon formait une sorte de bourrelet, qui se détachait nettement du crâne, mais dont les dimensions vont aller en diminuant au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'époque actuelle où il finit par disparaître complètement.

Le front de nos lointains ancêtres, lui, était un front fuyant, c'est-à-dire un front très incliné vers l'arrière. Ce front se redressa progressivement avec le temps pour finir à peu près à la verticale, comme c'est le cas aujourd'hui. Cette verticalisation du front est due à la poussée interne du cerveau antérieur en train de s'hypertrophier.

Les recherches anthropologiques confirment donc très nettement le processus de l'hyperdéveloppement des capacités intellectuelles situées dans le cerveau antérieur et celui de la perte des facultés intuitives dont le relais est le cervelet.

Des renseignements intéressants, et qui vont dans le même sens, sont aussi amenés par l'embryologie. Une des lois de base de cette science est en effet que l'embryon humain repasse au cours de la vie utérine toutes les étapes traversées par les espèces animales au

cours de l'évolution. Des branchies apparaissent ainsi sur l'embryon humain lorsqu'il repasse le stade poisson, une queue lors du passage du stade reptile, une range de mamelles pour le stade mammifère, etc. pour ne citer que quelques étapes. Branchie, queue, etc. disparaissent bien sûr pour ne laisser place qu'aux caractéristiques humaines que nous connaissons. Or, grâce aux moyens sophistiqués dont nous disposons de nos jours, il est possible de suivre le développement du cerveau dans la boîte crânienne du fœtus et, ainsi, de faire d'intéressantes constatations sur la manière dont il s'est développé au cours des millénaires. Ce développement a lieu de manière différente pour le cervelet et pour le cerveau antérieur.

La croissance du cervelet est lente, alors que celle du cerveau antérieur est très rapide. En outre, si le cervelet semble avoir atteint son volume maximum entre le quatrième et le sixième mois de grossesse, le développement du cerveau antérieur, lui, se poursuit beaucoup plus longtemps : jusqu'à la fin de la grossesse.

L'histoire du développement du cerveau est aussi instructive. Une ébauche de cerveau apparaît trois semaines après la conception, lorsque l'embryon n'a encore que 3 mm de long ! En premier apparaît le tronc cérébral. Au bout de quatre semaines de grossesse, le cerveau antérieur commence à se former. À onze semaines, le développement du cervelet débute. Les deux cerveaux sont à quelque distance l'un de l'autre, car le cervelet est au milieu du tronc cérébral et le cerveau antérieur à son extrémité. En se développant, ils augmentent chacun de volume et en viennent à se toucher vers le quatrième mois. Dès ce moment, le volume du cervelet, déjà inférieur à celui du cerveau antérieur, n'augmente plus de manière significative, ses possibilités d'expansion étant limitées par la présence du cerveau antérieur. Il commencera alors à plisser son enveloppe extérieure pour augmenter au maximum la surface disponible pour les neurones. Ce même phénomène n'apparaît que deux mois plus tard, à six mois, au niveau du cerveau antérieur. Ce n'est effectivement qu'à ce moment-là que le cerveau se trouve limité dans son expansion par le volume restreint de la boîte crânienne. Cependant, même à ce moment, son développement se poursuit. Il cherche à s'étendre davantage vers l'avant (sa route étant barrée à l'arrière par le cervelet), mais doit se recroqueviller sur lui-même au fur et à mesure qu'il rencontre des obstacles.

Le premier obstacle est la partie frontale de la boîte crânienne. Celle-ci l'oblige alors à poursuivre son expansion vers le bas. Mais cette expansion est à nouveau interrompue par le plancher osseux qui forme la base de la cavité crânienne. L'expansion du cerveau antérieur change alors à nouveau de direction et se dirige vers l'arrière, en passant sous la masse cérébrale déjà formée !

Ainsi, alors qu'à trois ou quatre mois, le cerveau antérieur remplit déjà presque toute la partie disponible, l'expansion du volume cérébral obligera le cerveau à effectuer un repliement sur lui-même. Il est ainsi tout à fait justifié de parler d'hypertrophie cérébrale.

Le développement du cerveau se poursuit d'ailleurs encore jusqu'à la fin de la grossesse, avec la formation des circonvolutions pour permettre à un maximum de cellules de se loger dans la surface corticale.

On pourrait penser être arrivé au terme de cette expansion, mais celle-ci se poursuit encore après la naissance. En effet, la boîte crânienne d'un nouveau-né est encore très souple. Elle ne se rigidifiera dans sa forme presque définitive qu'une année plus tard, avec la soudure de la fontanelle. Or, pendant cette année, le volume du crâne va augmenter de manière spectaculaire. De 35 cm de tour qu'il avait à la naissance, il atteindra 50 cm ! Toutefois, ce qui

se développe si rapidement n'est pas le volume du cervelet — qui, lui, poursuit lentement son développement au même rythme que le reste du corps —, mais le volume du cerveau antérieur !

Le péché originel

Pour l'être humain, ce fut un acte contraire à la volonté du Créateur que de cultiver presque exclusivement son intellect au détriment de son intuition, et ainsi, de déséquilibrer le rapport de force entre le cerveau et le cervelet. Or, un acte contraire à la Volonté divine est ce que l'on appelle un péché. Il existe de multiples genres de péchés, mais, lorsque l'être humain gémit sous les nombreuses conséquences douloureuses de ses décisions erronées, il en vient parfois à se demander, non pas comment surmonter chacune de ses erreurs séparément, mais plutôt comment agir sur la cause commune à toutes ses erreurs, c'est-à-dire sur le péché originel duquel tous les autres découlent.

Dans la *Bible*, le péché originel est présenté comme étant celui qu'Adam et Ève ont commis et qui serait à l'origine de la chute de l'être humain. Beaucoup a été dit et écrit sur le péché originel, mais aucune explication claire n'a été donnée à son sujet. L'interprétation la plus courante le met en relation avec la sexualité, mais sans dire pourquoi.

Or, pour l'auteur du *Message du Graal*, le péché originel réside dans la culture intensive et unilatérale des facultés intellectuelles au détriment des facultés intuitives. L'hypertrophie de l'intellect serait ainsi la cause de tous nos problèmes, la source de tous nos maux.

Est-ce bien le cas ? Nous le verrons dans le prochain chapitre. Soulignons cependant dès à présent que cette manière de considérer les choses, bien que tout à fait particulière, correspond parfaitement à ce qui est dit dans la *Bible*. On peut effectivement lire dans le livre de la *Genèse* qu'il avait été recommandé à Adam et Ève de ne pas manger d'un certain arbre du jardin dans lequel ils se trouvaient, arbre désigné comme étant l'arbre de la connaissance du bien et du mal ! Voilà une première indication qui oriente bien vers les facultés cognitives de l'être humain. Mais il y en a une seconde qui précise à nouveau que c'est bien de ce domaine dont il s'agit. Le récit des événements se poursuit en effet en disant qu'Ève céda aux tentations du serpent (Lucifer) et “ vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence. ” (*Genèse*, chap., verset 6)

Mais de quelle intelligence s'agit-il ? Très certainement pas de celle de l'esprit, puisque c'est justement celle que l'être humain doit développer au cours de son évolution afin de pouvoir retourner dans le plan spirituel. Il est beaucoup plus probable par contre qu'il s'agisse de l'intelligence de l'intellect qui, développée de manière exagérée, coupe l'être humain de la spiritualité.

Que l'hypertrophie du cerveau antérieur soit une erreur dans l'évolution a été constaté et jugé comme tel par différents scientifiques, autrement dit par une approche toute différente de l'approche spirituelle du *Message du Graal*.

Théo Löbsack, par exemple, écrit que le “ cerveau, tel qu'il existe aujourd'hui avec ses parties relativement jeunes du point de vue ethnologique, est une erreur d'évolution... Le cerveau, qui avait jadis pour fonction d'accroître les chances de survie de son porteur, est devenu entre-temps un organe générateur de catastrophes, car il ne parvient plus à contrôler ses propres actes et à les accorder avec les bases de la vie sur terre. ”

Arthur Koestler, lui, écrit : “ Tous les indices confirment que le malheur commença lorsque le neocortex (ou cerveau antérieur) se mit soudain à s'accroître rapidement ; cet exemple est sans précédent dans l'histoire de l'évolution entière. Pourquoi serait-il alors déraisonnable d'admettre que quelque chose a mal tourné lors de ce développement explosif du cerveau qui dépasse de loin son but ? ”.

À elle seule, une utilisation plus importante des facultés intellectuelles n'aurait conduit qu'à un déséquilibre entre les deux cerveaux. Que l'on soit en présence d'une hypertrophie résulte de ce que l'être humain a non seulement davantage utilisé son intellect, mais qu'il lui a voué un véritable culte. Ce culte se manifeste de multiples manières.

Le culte de l'intellect

Il débute avec l'éducation des jeunes enfants. Très souvent, on ne laisse pas les enfants être des enfants, mais on cherche à les pousser dans leur développement intellectuel. Cela est fait en leur enseignant à lire et à écrire avant l'âge ou en leur transmettant des connaissances et des explications sur la vie qui dépassent de loin leur maturité et leurs besoins.

Ce culte se poursuit tout au long de la scolarité. L'accent y est mis sur l'acquisition de facultés de réflexion, d'analyse et de mémorisation, ainsi que sur le développement des capacités techniques (domaine de la matière, donc de l'intellect). Très peu d'efforts sont consacrés à l'épanouissement des facultés intuitives, artistiques et morales. Encore moins à l'esprit de synthèse et à la compréhension du sens profond des choses.

Les branches comme l'éthique, la religion, l'art, la philosophie occupent une place beaucoup moins importante que les branches scientifiques et techniques. Les premières sont d'ailleurs peu à peu exclues des programmes au profit des autres ou, tout au plus, conservées comme branches facultatives, ce qui illustre bien le peu de considération qu'on leur accorde.

Le culte voué à l'intellect se manifeste ensuite tout au long de la vie, dans l'admiration et la confiance presque totales que l'on accorde à la science — domaine de prédilection de l'intellect —, science qui, croit-on, apportera une solution à tous les maux et une réponse à toutes les questions.

Cependant, l'absence de participation de l'esprit dans le domaine des sciences a déjà abouti à toutes sortes de pratiques qui, si elles se justifient intellectuellement, ne se justifient pas spirituellement. On parle alors de “ science sans conscience ”, en d'autres termes, d'activités intellectuelles non dirigées et contrôlées par les facultés intuitives de l'esprit, siège de la conscience. La croyance en la toute-puissance de la science n'en subsiste pas moins et l'on préfère encore être l'homme intelligent qui se sort brillamment une fois après l'autre des situations catastrophiques dans lesquelles il s'est mis, plutôt que l'homme sage qui sait les éviter.

Le culte de l'intellect et l'hypertrophie du cerveau n'étaient pas une nécessité. Il y a deux raisons à cela : une raison matérielle et une raison spirituelle. La raison matérielle est que l'être humain se débrouillerait tout aussi bien sans hypertrophie de son cerveau. En pensant à notre cerveau de 1.400 g, l'anthropologue américain Hooton, par exemple, écrit avec une pointe d'humour : “ Un cerveau de 900 g suffit pour un comportement humain optimum. Le surplus est employé à des méfaits ! ” Différentes études ont d'ailleurs montré que l'être

humain n'utilise pas — et de loin ! — toute la masse cérébrale dont il a favorisé le développement.

Mener une vie normale et posséder un quotient intellectuel élevé est même possible pour des personnes qui possèdent un cerveau bien plus petit que la moyenne. C'est le cas des personnes hydrocéphales. Leur boîte crânienne est avant tout remplie de liquide céphalo-rachidien. Ces gens ne possèdent par conséquent qu'une très petite masse de tissu cérébral. Leur cortex est réparti en une mince couche d'environ 1 mm d'épaisseur seulement au lieu de 4,5 mm. Malgré cet important manque de tissus nerveux, elles peuvent mener une vie tout à fait normale.

On cite le cas d'un étudiant anglais, licencié en mathématiques de l'université de Sheffield avec la mention très bien, dont le quotient intellectuel est de 126 (la moyenne est de 100), mais dont le cerveau n'est formé que de 140 g de tissu nerveux, soit un dixième de ce qui est normalement le cas ! Par ailleurs, des études scientifiques ont montré que, parmi les hydrocéphales dont 95 % du volume de la boîte crânienne était occupé par du liquide, la moitié avait un Q.I. plus élevé que 100.

Comment se fait-il que des gens en possession d'un si petit cerveau puissent malgré tout vivre normalement ? La réponse à cette question se trouve dans la raison spirituelle pour laquelle le culte de l'intellect et l'hypertrophie du cerveau n'auraient pas eu besoin d'avoir lieu. Cette raison est que le véritable centre de la connaissance et du savoir se trouve dans l'esprit. L'intellect, lui, n'est qu'un instrument. Il est à la disposition de l'esprit pour que celui-ci puisse concrétiser sa volonté dans la matière. Or, comme en bien d'autres domaines, ce que l'on peut obtenir d'un instrument dépend davantage des qualités de celui qui l'utilise (ici, l'esprit) que des qualités intrinsèques de l'instrument lui-même.

Ce qui a été dit jusqu'à présent sur l'intellect pourrait donner l'impression qu'il est une chose peu importante, voire négative, mais ce n'est pas du tout le cas. En réalité, l'intellect est une faculté très précieuse. Ce qui est mauvais, c'est de le placer au-dessus de l'esprit qui devrait le diriger. Les nombreux problèmes que cette inversion engendrent vont être abordés maintenant.

Chapitre 7 : Les méfaits de la domination de l'intellect

Conflits entre intuition et raison

La domination de l'intellect sur les facultés intuitives de l'esprit est une réalité que l'on peut facilement observer sur soi-même. Il suffit de penser à ce qui se passe lorsque nous sommes tracassés par un gros problème.

Soucieux, nous retournons les données du problème dans tous les sens, nous les examinons sous tous les angles. Notre pensée analyse, dissèque, combine des informations ; en repousse certaines pour les remplacer par d'autres. Au souci de trouver une solution, s'ajoute parfois l'angoisse, voire la peur, mais souvent aussi une forte irritation contre celui qui nous a mis dans l'embarras.

La tension nerveuse peut atteindre une telle intensité qu'apparaît finalement au fond de nous le désir de couper court à toutes ces réflexions, afin de retrouver notre équilibre. Et c'est là que la domination de l'intellect se révélera dans toute sa force, car elle ne laissera pas le calme auquel aspire l'esprit prendre place. Le terrain d'action de l'intellect étant la matière et la résolution des problèmes qui y sont liés, il ne voudra pas déconnecter, mais poursuivra ses analyses et réflexions. Si, malgré tout, il arrive que l'esprit réussisse à imposer le silence, ce ne sera que pendant quelques instants, car, très vite, les pensées de l'intellect reprendront le dessus.

Cette lutte entre l'intellect qui impose ses vues et l'esprit qui cherche à faire passer sa volonté se révèle aussi lorsque nous prenons une décision. Nous ressentons parfois très clairement quels sont les choix que nous devons faire ou l'attitude à adopter face à une situation donnée. Ce ressenti intuitif n'est, la plupart du temps, pas explicable. Il ne peut pas être motivé intellectuellement, mais il est ressenti avec tellement de force qu'il s'impose comme une évidence et est adopté avec une entière conviction.

L'intellect cependant, dont le point de vue diffère nécessairement, ne se laissera pas facilement mettre de côté. Se basant sur son appréciation personnelle, mais terre à terre et fragmentaire des faits, il viendra avec toutes sortes d'arguments pour modifier la décision de l'esprit et le ramener à ses propres vues. Les arguments invoqués par l'intellect sont explicables logiquement et se justifient terrestrement. Ils s'emboîtent les uns dans les autres de manière si parfaite qu'ils doivent nécessairement entraîner l'adhésion de la personne concernée... si celle-ci se laisse attirer sur le terrain des raisonnements intellectuels. En effet, ceux-ci sont parfaitement explicables. Ils ne peuvent donc que convaincre, lorsque l'on abandonne la vue large de l'esprit et les critères spirituels, mais seulement à partir de ce moment !

Ce fait est bien connu et est utilisé consciemment dans les techniques de vente. Un vendeur de cravates, par exemple, ne demandera pas à la personne à qui il s'adresse si elle a besoin ou non d'une cravate. Il lui vantera au contraire les qualités de sa marchandise, en cherchant peu à peu à réduire le champ de décision à un choix entre deux cravates de couleurs différentes. Si la personne entre dans le jeu du vendeur, elle est perdue, car elle oubliera qu'en réalité, elle ne voulait pas de cravate.

Le célèbre proverbe — “ Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ” — résume bien le fond du problème. Les motivations du cœur (de l'esprit) sont différentes de celles de l'intellect (la raison). Il est donc inutile au cœur d'expliquer ses motivations à la raison. D'ailleurs, dans l'ordre naturel des choses, l'intellect n'a pas à recevoir d'explication de l'esprit. En tant qu'outil de l'esprit, il ne devrait que se préoccuper de concrétiser les ordres qu'il a reçus. Le désir ou la prétention de l'intellect à vouloir participer à la décision — qui, au premier abord, semblerait légitime — n'est qu'une conséquence malheureuse de l'hypertrophie du cerveau et de la domination de l'intellect qui en a résulté. La hiérarchie a été renversée. Maintenant, c'est le serviteur qui veut diriger le maître, l'élève qui veut enseigner au professeur.

La conséquence de cet état de fait est que l'être humain qui se soumet à cette inversion se retrouve en train de faire des choses qui lui semblent parfaitement légitimes intellectuellement, mais auxquelles il ne peut adhérer intérieurement, c'est-à-dire avec son esprit.

Le conflit intérieur ou l'écartèlement de l'être qui en résulte a été magnifiquement résumé par Paul de Tharse, lorsqu'il disait : “ Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je voudrais ”. C'est, par exemple, cette patience et ces égards que nous voulons avoir envers notre prochain, mais qui se transforment si rapidement en impatience. C'est cet amour, cette considération, que nous voudrions manifester dans nos relations, mais qui se transforment si vite en comportement égoïste.

Lorsque la domination de l'intellect investit tout le champ de la conscience, le “ que je ne veux pas ” de la citation n'a plus cours. L'esprit est presque totalement absent et prive ainsi les décisions de tout fondement moral, ainsi que de tout amour du prochain. Il en résulte des comportements qualifiés à juste titre d'inhumains : le tortionnaire trouvera tout à fait justifié de faire souffrir le supplicé, le vendeur de drogues d'asservir sa clientèle en la rendant dépendante de ses poisons, le proxénète d'utiliser des jeunes filles et des enfants comme marchandise, le mercenaire de décimer la population civile, etc.

Toutes ces activités ont pour origine un manque de cœur, c'est-à-dire d'esprit. Ce manque se manifeste parfois de manière caricaturale et dans toute son horreur lors de procès intentés contre de grands criminels. Ceux-ci sont sans état d'âme devant la souffrance qu'ils ont imposée et ne comprennent parfois même pas vraiment ce qui leur est reproché, car ils se trouvent toujours une justification intellectuelle pour légitimer leurs actes.

Que la voix de la conscience, qui nous dit si ce que nous faisons est bien ou mal, ne se fasse pas entendre est rare. Dans la majorité des cas, elle se manifeste bien, mais elle n'est pas écoutée. La mauvaise conscience ressentie est calmée grâce à des excuses fournies par l'intellect, excuses bien connues, comme : “ ce sont les ordres ”, “ c'est l'intérêt supérieur du pays, de la cause, qui l'exige ”, “ je dois bien vivre ”, “ si je ne le fais pas, quelqu'un d'autre le ferait de toute façon à ma place ”, etc.

L'image que l'on a habituellement du criminel (une personne poussée à bout par une situation particulièrement difficile et qui réagit de manière irréfléchie et impulsive) n'est qu'une facette de la réalité. Il existe de plus en plus de cas où les actes ne sont pas du tout impulsifs, mais au contraire mûrement réfléchis, planifiés et exécutés. Souvent, le côté réfléchi et calculateur se manifeste très nettement, car le crime en question (l'assassinat ou l'acte de violence pur et gratuit) est répété périodiquement sur de nouvelles victimes et ne s'interrompt que lorsque la

police réussit finalement à mettre la main sur le criminel. L'arrestation est la plupart du temps extrêmement difficile à effectuer, malgré la répétition du forfait, car de tels criminels sont d'une redoutable intelligence, comme on le découvre lors de leur arrestation et interrogatoire. Cette intelligence hyperdéveloppée, capable de déjouer les efforts des enquêteurs pendant des mois, voire des années, est l'intelligence du cerveau. Cette intelligence brillante, mais qui peut être malfaisante, illustre bien à nouveau le fait que, sans la direction de l'esprit, l'intellect est capable des pires choses.

Une intense activité intellectuelle n'est donc pas synonyme d'une grande activité de l'esprit, comme le suggèrent faussement les expressions " avoir de l'esprit " ou " être spirituel " que l'on utilise pour désigner une personne qui brille par la vivacité de ses réparties intellectuelles. Quelqu'un peut donc être très réveillé intellectuellement, mais profondément endormi spirituellement.

Le but de l'intellect n'est pas de faire le mal, d'être méchant ou injuste. Le mal qu'il fait n'est pas volontaire, mais est une conséquence naturelle et inévitable de son activité, lorsqu'elle n'est pas contrôlée par l'esprit. En effet, ne voyant que le côté matériel et pratique, il se dirige en fonction d'une vision fragmentaire et partielle, qui ne peut qu'engendrer des erreurs et des malheurs.

Vision fragmentaire de l'intellect

Une des raisons principales pour laquelle on ne considère généralement pas l'intellect comme quelque chose qui puisse être négatif réside dans l'admiration qu'on lui porte pour les succès extraordinaires qu'il a obtenus dans le domaine de la technique.

Beaucoup de gens pensent effectivement que, grâce à la technique et à la science, tous les problèmes pourront être résolus — si pas tout de suite, à plus ou moins long terme — et qu'ainsi, le monde vers lequel nous nous dirigeons sera un monde dans lequel tout deviendra de plus en plus simple.

La réalité nous montre cependant que nous sommes confrontés à des problèmes de plus en plus complexes, et ceci non pas à cause des échecs de la technologie, mais bien grâce à ses succès. Un exemple parmi d'autres : l'énergie atomique a permis de résoudre les problèmes liés à la pollution de l'air par le charbon et le pétrole, mais pour nous mettre face à une pollution d'autant plus redoutable parce qu'invisible : la pollution nucléaire.

Ne cherchant à résoudre les problèmes que par une approche matérielle et technologique, l'intellect construit un monde dans lequel l'être humain a de moins en moins sa place. La déshumanisation involontaire qu'engendre la domination de l'intellect envahit de plus en plus toutes les sphères de la vie : la médecine, la politique, l'économie, etc.

Prenons l'exemple de l'économie. Tout occupée qu'elle est à stimuler la croissance, à améliorer la rentabilité, à augmenter les bénéfices, etc., elle oublie que son but principal est de favoriser la vie des hommes, et non d'entretenir sa propre survie. Or, le juste équilibre qui devrait exister entre les impératifs du marché et les besoins légitimes de l'être humain (un travail pour gagner sa vie et la possibilité de se sentir utile au sein de la communauté) est souvent sacrifié au profit du premier.

De plus, dans les raisonnements économiques, l'être humain est réduit à un chiffre. En effet, en économie, la qualité (celle des produits, par exemple) importe peu. Ce qui compte, ce sont les quantités, car celles-ci peuvent se chiffrer, ce qui n'est pas le cas pour la qualité. L'économie travaille donc avant tout avec ce qui est chiffrable, et les chiffres forment sa vision du monde. Ils déterminent aussi tous ses buts. Cette mainmise des chiffres conduit à la situation absurde, mais pas si éloignée de la réalité, dans laquelle les affaires et les gains chiffrables priment tout : le vendeur est prêt à vendre n'importe quoi tant que cela lui permet de faire des affaires ; le consommateur, lui, achète même ce dont il n'a pas vraiment besoin, uniquement parce que c'est une bonne occasion.

L'être humain n'a pas seulement été réduit à un chiffre en économie ; il l'est aussi en politique. Une des raisons principales à cela est que la politique, comme cela est souvent décrié de nos jours, s'est presque entièrement soumise à l'économie. " Ce qui est bon à l'économie est bon pour la politique " semble être le nouveau mot d'ordre. L'époque — peut-être idéalisée — où les sages de la cité, c'est-à-dire des hommes possédant une haute conscience de la vie, un jugement sûr et un grand respect d'autrui se réunissaient pour débattre du bien de la communauté dont ils avaient la responsabilité est révolue. Avec la perte des hautes valeurs, perte engendrée par la domination de l'intellect, il est fait de plus en plus recours à des critères très matérialistes pour diriger la société.

L'intérêt général est ainsi de plus en plus sacrifié au profit d'une lutte de pouvoir entre groupes de pression défendant des intérêts particuliers. Les inévitables injustices qui en résultent et dont sont victimes tour à tour, au gré des rapports de forces, une partie ou l'autre de la société, sont à l'origine des conflits, grands ou petits, mais incessants, qui secouent les sociétés et les États. La paix ne peut en effet pas s'installer tant que la justice n'est pas établie. Or, la justice est une valeur supérieure qui échappe à l'entendement de l'intellect ; en d'autres termes : qui ne peut être obtenue à l'aide des chiffres et données dont le cerveau a besoin pour raisonner.

Les limitations inhérentes à l'intellect ont pour autre conséquence toute naturelle que les hommes d'intellect n'aiment pas les idées ou les faits qui sortent de leur cadre de compréhension, car ils n'arrivent pas à les saisir. Ils les combattent donc, en cherchant à nier leur existence. La peur qu'ils ressentent les transforme en véritables tyrans qui, pour se maintenir dans leur position dominante, tentent par tous les moyens de ridiculiser et de décourager ceux qui s'intéressent à des choses qui dépassent le plan matériel. À titre préventif et pour se prémunir contre toute contestation, les intellectualistes ont même répandu l'idée que devait être considéré comme mensonge, illusion ou mystification, tout ce qui ne pouvait être vu, mesuré ou prouvé matériellement. Ce parti-pris est devenu un des axiomes de base de la science. Il est résumé dans la formule : " seul ce qui est matériel existe ". Autrement dit, ce qui n'est pas matériel est inexistant et ceux qui prétendent le contraire cherchent à tromper le monde.

Ne disposant pas d'arguments pour prouver son parti-pris, le matérialiste évitera tout naturellement de discuter des idées qui le dépassent. Il s'attaquera plutôt à la personne qui les a émises. Cette manière de procéder montre très distinctement la limitation d'entendement de l'intellect : ne saisissant que les choses matérielles, il s'attaque alors à la seule chose concrète qu'il voit : la personne qui émet les idées.

Bien que les scientifiques admettent que la science ne permet d'acquérir qu'une meilleure connaissance du monde qui nous environne, mais ne peut en aucun cas déterminer les grandes

orientations que doit suivre l'humanité, l'humanité, elle, se base de plus en plus sur la science pour déterminer ses orientations. L'engouement pour la science est tel chez certaines personnes qu'elles espèrent en l'avènement du règne de la science, un règne dans lequel la société sera entièrement dirigée par les scientifiques.

Or, comme nous l'avons vu, le fait que la science soit un pur produit de l'intellect, et, par conséquent, qu'elle en porte les limitations, peut très fortement faire douter qu'elle sera effectivement à même de résoudre les grands problèmes auxquels l'être humain est confronté.

Il serait erroné de penser que tous les matérialistes, c'est-à-dire toutes les personnes dont la vision est limitée à la matière à cause de leur soumission inconditionnelle à l'intellect, aient une conception similaire de la réalité. Au contraire, l'unanimité fait défaut et on ne trouve que rarement un consensus. Les limitations des facultés intellectuelles ne se manifestent en effet pas seulement par rapport à ce qui est spirituel, mais aussi au niveau des connaissances intellectuelles. Chaque intellectualiste voit et comprend les choses à partir de son point de vue qui est différent de celui de toutes les personnes qui n'ont pas suivi les mêmes écoles, filières, approches et courants de pensées que lui.

Cela conduit à des discussions stériles et à des conflits sans fin, car chacun pense pouvoir à bon droit camper sur ses positions. En effet, chaque vision intellectuelle, donc fragmentaire, se justifie pleinement par rapport au point de vue à partir duquel les choses ont été observées. Elle n'est cependant plus valable sitôt qu'une vision différente est adoptée. Le défaut fort répandu qui consiste à croire toujours mieux savoir que les autres est donc un défaut inhérent à la domination de l'intellect.

La nécessité de faire intervenir l'esprit et les connaissances spirituelles dans la vision étroite de l'homme moderne a été ressentie par de nombreux grands hommes. Elle est le mieux résumée dans la formule attribuée à André Malraux : " Le 21^e siècle sera spirituel ou ne sera pas ! ". Cette formule met nettement en évidence que le nombre de conflits et l'ampleur des dégâts causés par l'approche intellectuelle des choses sont tels qu'à moins d'un changement radical, nous risquons d'être submergés et anéantis par nos propres erreurs.

Quel que soit le point de vue que l'on prenne avec son intellect, il s'agit toujours d'un point de vue limité et uniquement orienté sur le matériel. Les solutions à un problème peuvent donc se suivre et en apparence ne pas se ressembler... elles n'en restent pas moins toujours des solutions partielles, parce que trop terre à terre.

Les femmes, par exemple, considèrent avec raison qu'elles ne sont pas reconnues à leur juste valeur dans la société. En quoi ce manque de considération se manifeste-t-il ? Au lieu d'aborder la question avec une approche spirituelle et d'essayer de définir quel est le rôle réel de la femme dans la famille et la société — rôle qui ne peut qu'être différent de celui de l'homme à cause de l'intuition plus fine et du caractère plus proche de la nature de la femme —, les recherches entreprises à l'aide de l'intellect ont conduit uniquement à des revendications d'égalité salariale, professionnelle et de droit de vote, choses légitimes en soi, mais se situant bien en dessous du problème véritable.

Autre exemple : des sommes énormes ont été englouties pour l'aide aux déshérités dans les pays en voie de développement. Le résultat n'est pas concluant, car, ici à nouveau, le problème a été abordé de manière trop matérialiste. Comme le dit la sagesse populaire, " pour aider un pauvre, il ne faut pas lui donner du poisson, mais lui apprendre à pêcher ". On peut

d'ailleurs ajouter : lui apprendre à construire sa canne à pêche (au cas où il ne le saurait pas), et lui redonner l'envie et la confiance en lui pour l'utiliser. Expérience faite, ce sont effectivement des choses immatérielles comme la confiance en soi, l'envie de prendre son destin en main et le "savoir-faire" transmis qui ont le plus aidé les pays en voie de développement ; beaucoup moins les crédits et les dons les plus généreux. Il est bien sûr nécessaire de soutenir la volonté de s'en sortir par une aide matérielle, mais celle-ci demeure modeste et limitée dans le temps, sitôt que les changements sont voulus et actionnés par les personnes concernées elles-mêmes, et sont adaptés à leur culture et leurs besoins.

L'éducation est un autre domaine dans lequel manque l'approche spirituelle. On cherche beaucoup trop à faire assimiler aux enfants une foule de connaissances intellectuelles dont l'utilité est souvent plus que contestable et dont ils ne se souviennent de toute façon que pour un temps limité. Ne serait-il pas plus profitable de les aider à développer les facultés et qualités qui reposent en eux, en d'autres termes, à faire des têtes bien pensantes, plutôt que bien pleines. Un individu qui est équilibré, qui sait se prendre en charge et s'adapter, qui est curieux et créatif, qui respecte son prochain et la nature, en un mot : une personnalité est certes plus utile à l'être humain lui-même et à la société que celui qui a été coulé dans le moule étroit et rigide d'un enseignement trop unilatéral.

Malgré toutes les solutions proposées pour résoudre la question de la délinquance juvénile (création de centres de loisirs, désignation de médiateurs, etc.), le problème reste toujours d'actualité. Il est reconnu maintenant que la délinquance est le plus souvent due à ce que les parents ne sont pas assez présents, que l'enfant ne reçoit pas assez d'amour et de chaleur humaine, ... des choses on ne peut plus spirituelles ! La cause du problème n'est donc pas un manque d'argent ou de biens matériels d'une sorte ou d'une autre, mais un manque d'amour, quelque chose de non matériel, donc d'insaisissable pour l'intellect, et qui est pourtant déterminant pour le destin de tous.

Le manque d'amour dans le cas des délinquants, le manque de respect d'autrui chez les voleurs, de maîtrise de soi chez les personnes violentes, de persévérance chez certains asociaux, de volonté chez les drogués, etc. sont autant de facteurs non matériels dont l'existence est a priori rejetée par l'intellect. Ne pouvant cependant pas nier la réalité de ces choses admises par tous, les intellectualistes ont trouvé un moyen de s'en sortir. Ils le font en médicalisant les problèmes de personnalité. Cette médicalisation permet d'attribuer des causes biologiques — et non spirituelles — aux différents troubles de la personnalité : on n'est plus en présence de personnes qui font un mauvais usage de leur libre arbitre, mais de malades qu'il faut soigner ; le voleur et l'incendiaire ne manquent pas de respect pour la propriété d'autrui, ils souffrent de kleptomanie et de pyromanie ; l'alcoolique boit trop, parce qu'il possède le gène de l'alcoolisme ; le criminel n'a pas un défaut de moralité, il a une hérédité chargée, etc.

Une telle approche ne peut engendrer à nouveau qu'une foule de problèmes, car elle conduit à la déresponsabilisation de l'individu.

La crise des mariages (le taux de divorces augmente constamment) ne s'explique-t-elle pas aussi par la domination de l'intellect ? Les facteurs qui déterminent le choix du partenaire sont souvent beaucoup trop terre à terre. Plus d'importance est accordée à son aspect physique, à sa situation, à sa renommée, à son crédit social, etc. qu'aux qualités de son âme, qualités — ou défauts — qui motiveront tout au long de sa vie l'ensemble de ses actes, de ses pensées et de ses paroles !

En poussant à ne considérer les choses que du point de vue matériel, la domination de l'intellect laisse aussi les matérialistes sans réponse face aux grandes questions existentielles, comme par exemple celles sur l'origine véritable de l'être humain, le sens de la vie et la signification de la mort. Au lieu de voir l'être humain comme un esprit immatériel quittant son plan d'origine, le paradis, pour s'incarner dans un corps de chair et de sang, ici sur terre, dans le but de développer les facultés spirituelles qui reposent en lui — et cela, pour le temps que lui permet la longévité de son corps physique — le matérialiste, se limitant uniquement à la matière, présente la vie comme le résultat de l'activité physico-chimique, et l'être humain comme descendant du singe ! La mort étant l'anéantissement de la personnalité, le sens de la vie n'est pas l'évolution spirituelle, mais uniquement la survie matérielle, accompagnée du maximum de loisirs et de plaisirs.

Malgré la domination de l'intellect, un matérialiste ressent des impulsions provenant de son esprit. Malheureusement, il les déforme en y répondant de manière matérielle. Par exemple, l'impulsion qui le pousse à développer les facultés de son esprit est transformée en une impulsion à développer et parfaire son corps. Il en est d'ailleurs résulté un véritable culte du corps qui dépasse de loin le souci légitime de s'en occuper pour le maintenir en bonne santé. Le corps doit être rendu parfait, coûte que coûte, et si les régimes, la gymnastique, la musculation, etc. ne suffisent pas, on aura recours à la chirurgie esthétique pour changer les formes de son corps ou à la chirurgie orthopédique pour modifier sa taille.

L'aspiration à plus de pureté dans les intuitions et les pensées est, elle, transformée en une recherche de pureté au niveau terrestre : pureté du corps, grâce à des diètes extrêmes dont sont exclus tous les aliments susceptibles de contenir des toxines, lutte contre la pollution, etc. Cette dernière, toujours à cause de la domination de l'intellect, ne se concentre que sur la pollution matérielle, c'est-à-dire la pollution de l'air, de l'eau et de la terre, mais ne se mobilise pas contre la pollution des âmes, engendrée aussi bien par la masse que par le niveau — ou l'absence de niveau — de ce que véhiculent certains médias, films et livres.

La domination de l'intellect se manifeste même dans un domaine où il n'aurait normalement jamais dû s'introduire : la religion. Les connaissances transmises par les textes sacrés — connaissances s'adressant à l'esprit, donc spirituelles — sont de plus en plus interprétées par l'intellect. Par là, elles sont privées de leur valeur, car elles sont rabaissées à un niveau terre à terre. L'intellect n'est en effet pas capable de comprendre des conseils tels que : “ si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ” ou “ aimez vos ennemis ”. Dans son approche pratique et utilitaire des problèmes, l'homme d'intellect ne tendra certainement pas l'autre joue, mais frappera directement en retour celle de la personne qui l'a agressée. De même, il refusera d'aimer son ennemi, mais cherchera plutôt à lui jouer un mauvais tour.

En considérant les choses spirituellement, l'esprit par contre comprend très bien que, lorsque nous sommes frappés, il ne faut pas laisser la violence envahir notre âme et frapper en retour, mais faire l'opposé — symbolisé par l'image de tendre l'autre joue — à savoir : conserver notre sang-froid et adopter une attitude calme, mais ferme, pour favoriser la résolution du conflit et le retour de relations pacifiques.

“ Aimez vos ennemis ” signifie qu'il faut rester correct avec son prochain et ne pas se laisser aller à des comportements violents et injustes, sous prétexte qu'il est un ennemi.

Les interprétations matérialistes des textes religieux sont multiples. Le pain de l'esprit, c'est-à-dire la Parole Vivante avec laquelle le Christ a nourri spirituellement des milliers d'hommes, s'est transformé en pains ayant rempli l'estomac de ses nombreux auditeurs (épisode de la multiplication des pains).

La conception immaculée, c'est-à-dire une conception qui s'est réalisée de manière pure spirituellement, est devenue une procréation sans acte physique. Le réveil des esprits humains spirituellement morts lors du Jugement dernier s'est transformé en une résurrection de la chair qui permettrait à tous les cadavres ensevelis jusqu'à ce jour de sortir de leur tombeau — malgré la décomposition dont ils ont été l'objet — pour renaître physiquement à la vie.

L'impossibilité de l'intellect à comprendre les valeurs spirituelles n'a malheureusement pas stimulé l'être humain à recourir davantage à son intuition, mais l'a peu à peu poussé à croire qu'une foi aveugle était suffisante. En d'autres termes, que croire sans comprendre était légitime.

Influence sur le corps et la santé

La domination de l'intellect n'a pas seulement eu des conséquences néfastes sur la vie sociale, politique, religieuse ou individuelle, mais elle a aussi eu des conséquences malheureuses pour la santé de notre corps physique. Celui-ci était en effet prévu pour être dirigé par deux cerveaux de force égale. Le déséquilibre né de l'hypertrophie du cerveau antérieur n'a pu ainsi qu'avoir une influence négative.

La première de ces conséquences est que le cervelet, dont la fonction, au niveau organique, est avant tout équilibrante, ne peut donner sa pleine mesure à cause de son atrophie. De plus, est relié au cervelet un autre " organe " chargé de l'équilibre dans le corps : le système nerveux sympathique, aussi appelé système nerveux autonome. Avec ses deux branches nerveuses, le parasympathique et l'orthosympathique, il règle, orchestre, synchronise, harmonise et équilibre toutes les fonctions organiques. Le bon fonctionnement de chacun de nos organes pris individuellement, mais aussi en tant que parties d'un tout, est donc sous le contrôle d'un organe affaibli dans ses possibilités d'action : le cervelet !

À cela, il faut ajouter que, d'après les dernières découvertes, le système nerveux autonome n'est pas aussi autonome qu'on l'avait d'abord pensé et que l'indique son nom. Il peut en effet être influencé par le cerveau antérieur. Cela signifie que les idées fixes, les angoisses, le stress et le surmenage intellectuel ont une influence négative beaucoup plus grande qu'ils ne le devraient, maintenant que le cerveau antérieur est hypertrophié et que le cervelet, qui aurait pu former un contrepoids à son action, est, lui, atrophié. La connaissance de cette forte influence du psychisme sur la santé du corps est à la base de la médecine psychosomatique.

L'importance sans cesse croissante du mental et de l'intellect au détriment de l'esprit fait que beaucoup de choses qui, auparavant, étaient attribuées à l'esprit, le sont maintenant aux nerfs. On ne perd plus la maîtrise de soi, on perd les nerfs. On ne fait pas appel à sa volonté, on vit sur les nerfs. Quelqu'un de sensible intérieurement a des nerfs fragiles. Il n'est pas affecté par un événement douloureux, il a les nerfs ébranlés. Et s'il s'irrite, c'est qu'il a les nerfs à vif.

Parmi les fonctions corporelles influencées par l'esprit, figure la manière de se tenir. Elle a normalement lieu par l'intermédiaire du cervelet, dont le rôle est l'équilibre corporel en général. Notre manière de nous tenir, de marcher, de nous asseoir, etc. sont donc déterminées

par l'esprit, d'où leur caractère si personnel. L'intellect tout seul n'arriverait pas à effectuer ce contrôle de manière durable. Il le réussit certes pour de courts instants, grâce à un effort de volonté intellectuelle, mais cela ne dure qu'aussi longtemps qu'il y pense. Sitôt que son attention est attirée ailleurs, la tenue du corps change. Le "tiens-toi droit" souvent entendu, ne peut être durablement réalisé que si l'esprit le désire et y participe pleinement.

Le fait que ce soit l'esprit qui est responsable du maintien du corps explique pourquoi quelqu'un qui est entièrement plongé dans des réflexions intellectuelles dont il a "exclu" toute participation de l'esprit est obligé de soutenir sa tête en s'accoudant, comme le penseur de Rodin. L'esprit étant exclu et les forces de l'intellect monopolisées par les réflexions, la tête doit être maintenue artificiellement.

L'hypertrophie d'un organe est toujours quelque chose à double tranchant. L'avantage qu'il procure est qu'il permet une plus grande capacité d'action ; le désavantage par contre est qu'il conduit à des abus, puis à un affaiblissement de l'organe à cause de l'usage unilatéral qui en est fait. Cet affaiblissement le rend ainsi beaucoup plus vulnérable aux maladies. Est-ce le cas pour le cerveau et les nerfs ? Les maladies qui les touchent sont-elles courantes de nos jours ?

Environ 3 % à 5 % de la population est traitée pour dépression nerveuse. Comme ces chiffres ne concernent pas les dépressions légères et les états dépressifs passagers, mais seulement les cas de dépressions graves, le pourcentage de personnes dépressives est donc beaucoup plus élevé. Il doit même être assez important si l'on considère le nombre de calmants, anxiolytiques et somnifères vendus de nos jours (médicaments dont les abus sont connus et régulièrement dénoncés) et la consommation élevée de stimulants ou de calmants nerveux comme le café, le tabac et l'alcool.

Mis à part les troubles fonctionnels, le système nerveux est aussi à même d'être atteint par des maladies lésionnelles, comme la sclérose en plaques, les tumeurs cérébrales, la maladie d'Alzheimer, etc., maladies qui, effectivement, frappent une partie toujours plus importante de la population. La maladie d'Alzheimer, par exemple, figure au quatrième rang des causes de décès après soixante-cinq ans.

"Il est normal que notre système nerveux souffre. Nous sommes soumis à un stress permanent", pourrait-on rétorquer. Il est vrai que de nombreuses causes de stress, comme les contraintes de temps et de rendement, les déplacements incessants en milieu urbain surpeuplé et bruyant minent nos forces nerveuses. Il faut cependant souligner que beaucoup de facteurs considérés aujourd'hui comme des facteurs de stress ne l'étaient pas dans le passé. Autrefois, les changements de profession et de conditions de vie, les conflits relationnels, la maladie et les décès de proches faisaient partie du lot des situations particulières auxquelles pouvait être confronté l'être humain, et auxquelles l'esprit devait faire face pour continuer à évoluer et à avancer dans la vie.

Que tous ces facteurs soient actuellement considérés comme stress est à nouveau dû à l'hypertrophie de l'intellect. En effet, un événement est stressant ou non, suivant la manière dont nous le vivons. Et qu'est-ce qui fait que quelqu'un ressent un événement comme stressant, si ce n'est qu'il ne cherche à s'en saisir et à n'y réagir qu'à l'aide de son intellect, c'est-à-dire de manière fragmentaire, incomplète et, par là, inefficace ?

Une expérience que l'on vit jusqu'au fond de soi — jusque dans l'esprit — ébranle peut-être profondément l'esprit, mais la réaction de ce dernier amène avec elle un courant de forces spirituelles qui est absent lors d'une réponse exclusivement intellectuelle.

Cet apport de forces en provenance de l'esprit a déjà permis à de nombreux être humains de survivre à des conditions tout à fait anti-physiologiques, que l'organisme n'aurait pas pu surmonter par ses propres forces. Que l'on pense, par exemple, aux naufragés perdus dans les eaux glaciales ou aux alpinistes égarés dans la neige. Leur rage de vivre — provenant de l'esprit — leur a permis de dépasser de loin le temps de survie reconnu par la science comme possible à un organisme humain.

Si, réellement, chaque situation d'adversité devait être considérée comme un stress négatif pour la santé, on pourrait très fortement douter du bien-fondé de la théorie de l'évolution. Depuis longtemps, les êtres vivants auraient disparu de la surface du globe, anéantis sous les nombreuses et incessantes sollicitations provenant de leur environnement.

Qu'au contraire, on ait assisté à une évolution et à un perfectionnement croissants montre bien qu'en grande partie, le caractère stressant d'un événement résulte plus de notre manière de voir et de réagir que de l'événement lui-même. Cela est confirmé par le fait que, dans les "échelles de stress" (échelles qui permettent de quantifier l'ampleur de la nuisance des différents stress et événements de la vie), figurent aussi, et contre toute attente, des événements heureux. Par exemple, une grossesse, le recouvrement d'un prêt supérieur à 100.000 € ou une réussite personnelle exceptionnelle !

Comment un événement heureux peut-il entraîner des conséquences négatives, si ce n'est qu'il est entièrement réceptionné par l'intellect et que ce dernier se trouve ainsi dépassé par l'ampleur de l'événement. En effet, à cause de son hyperdéveloppement, l'intellect ne laisse pas monter l'événement jusqu'à l'esprit, mais le retient de force en lui. Il veut s'en occuper lui-même. Mais puisqu'en réalité, ce n'est pas à lui, mais à l'esprit de s'en occuper, il n'arrive pas à le faire correctement. L'événement le dépasse et perturbe l'équilibre intérieur, et cela, qu'il s'agisse d'un événement heureux ou malheureux.

Comme on a pu le voir avec tous les exemples donnés dans ce chapitre, la domination de l'intellect est la cause fondamentale des problèmes auxquels nous devons faire face. La prise de conscience des conséquences néfastes de cette domination ne doit cependant pas nous conduire à rejeter l'intellect, mais à chercher à le dominer. Effectivement, il ne devient néfaste que lorsqu'on le laisse jouer un rôle plus important que celui qui est le sien. Ce but ne peut cependant pas être atteint en se livrant à une activité intellectuelle d'un autre genre, mais seulement en réveillant notre esprit.

Chapitre 8 : Le réveil de l'esprit

Des trésors spirituels enfouis en nous

En réfléchissant à la question de la domination de l'intellect et à notre propre situation par rapport à cette domination, nous pouvons très facilement en arriver à désespérer de nous-mêmes. Une activité spirituelle semble nous faire presque complètement défaut : notre compréhension est le plus souvent réfléchie et non intuitive, notre vision ne s'élève que rarement, ou alors que très difficilement, au-dessus des choses terrestres, et des intuitions semblent ne se manifester qu'exceptionnellement.

Et pourtant, au fond de nous, il y a plus que nous le pensons. Ce qui est dans notre esprit ne nous est cependant, la plupart du temps, pas conscient. De temps à autre, il apparaît toutefois très nettement au grand jour à la faveur d'événements particuliers. Certaines personnes racontent, par exemple, que, dans des situations de danger de mort, elles ont vu défiler devant elles, en quelques secondes, toute leur vie terrestre. Celle-ci se déroulait devant elles comme un film, c'est-à-dire en images qui, on l'a vu, sont le propre de l'esprit, images qu'elles ne voyaient pas seulement, mais qu'elles vivaient et ressentaient très intensément.

Les expériences vécues qui resurgirent ainsi n'étaient donc pas oubliées, mais seulement enfouies dans les profondeurs de l'âme. Stimulées par l'événement qui touchait ces personnes jusqu'au plus profond de leur être, elles ont pu remonter jusqu'en surface, l'intellect momentanément dépassé ou paralysé ne pouvant plus les maintenir sous sa domination.

Notre manière d'être, c'est-à-dire notre manière de nous tenir et d'agir, est le plus souvent loin d'être réfléchie ou voulue intellectuellement, mais, dans leurs genres si personnels et individuels, révèlent les caractéristiques de notre esprit. Cela est particulièrement facile à observer chez les enfants. Ceux-ci agissent selon leur caractère propre, et cela souvent en opposition à ce qu'on a tenté de leur inculquer par l'éducation. Leur personnalité jaillit spontanément de leur esprit. Ils se comportent comme leur "fond" les pousse à le faire, le mot fond étant utilisé ici dans le même sens que dans l'expression "il a un bon fond".

Ce bon ou vrai fond enfoui sous la carapace formée par l'intellect se manifeste parfois aussi dans toute sa force lorsqu'une personne est confrontée à un accident ou à un drame. Celle-ci, en prêtant spontanément secours malgré les dangers, découvre qu'elle possède un courage et un don de soi qu'elle ne se soupçonnait pas. D'autres par contre, dans ces mêmes circonstances, découvrent avec effroi que leur fond ne correspond pas à l'idée qu'elles s'en faisaient ou qu'elles cherchaient intellectuellement à présenter à l'extérieur.

Ces quelques exemples avaient pour but de montrer que nous ne sommes pas toujours conscients des facultés et des richesses spirituelles qui reposent en nous, mais que celles-ci existent néanmoins. Elles existent, mais étant fortement étouffées par l'intellect hyperdéveloppé, il nous faut consciemment faire l'effort de les libérer et de les exhumer. Ainsi, en les développant et en les affermissant, notre esprit se réveillera peu à peu et reprendra alors tout naturellement la place qu'il aurait toujours dû conserver, à savoir : au-dessus de l'intellect.

Mais comment procéder ?

La première chose qui est nécessaire est bien sûr d'être conscient de l'existence de l'esprit et de la différence qui existe entre l'intuition et l'intellect. Nous ne pouvons évidemment pas réveiller notre esprit si nous ignorons tout de son existence. Ce réveil pourra alors être favorisé en prêtant volontairement plus d'attention à notre voix intérieure et en cherchant à l'entendre en toute circonstance. De cette manière, l'esprit est stimulé à se manifester avec plus d'intensité et de clarté et, grâce à cette activité accrue, il se réveillera et se fortifiera.

Être attentif aux inspirations qui peuvent nous venir ou à la première impression que l'on ressent face à une personne ou à un événement permet aussi de prendre conscience de la réalité de l'existence de l'esprit. Ce n'est cependant pas véritablement un moyen de le réveiller. Il s'agit en effet de manifestations spontanées de sa part. Elles n'ont lieu que lorsque l'esprit agit de lui-même et ne permettent donc pas d'agir sur lui volontairement. Or, si l'on cherche à agir consciemment sur l'esprit, il est nécessaire de disposer de moyens actifs d'agir sur lui.

De nombreux moyens pratiques, c'est-à-dire des méthodes de développement intérieur provenant d'Orient ou d'Occident, sont préconisés. Mais aussi variés et efficaces que ces moyens puissent apparaître, ils présentent généralement tous un grand défaut : étant des démarches pratiques, donc relevant de techniques pouvant être enseignées et perfectionnées grâce à des exercices physiques ou mentaux, ils se situent d'emblée sur un terrain où l'intellect occupe la première place. En effet, l'intellect est à l'aise dans tout ce qui touche le physique et le mental, puisque c'est son champ d'action !

Ainsi, lors de l'application de ces moyens, les efforts entrepris sont le plus souvent détournés de leur but. L'activité réellement spirituelle qui était peut-être présente au départ est peu à peu reprise par l'intellect, et ceci, sans que nous nous en rendions compte. À cause de l'hypertrophie du cerveau, le travail de l'intellect se substitue ainsi à celui de l'esprit. La conséquence dramatique qui en résulte est qu'au lieu de développer notre esprit, par erreur et croyant bien faire, nous développons encore plus notre intellect !

Pour échapper à cette récupération de l'activité de notre esprit par nos facultés intellectuelles, ce qu'il nous faut, c'est nous imprégner si fortement de ce qui est spirituel, que notre compréhension et notre vision spirituelle de la vie ne nous permette plus d'être si facilement influencés par l'intellect. Pour atteindre ce but, *Le Message du Graal*, déjà cité à plusieurs reprises, constitue une aide des plus précieuses. Cette œuvre en effet ne se contente pas de nous montrer la différence qui existe entre l'esprit et le cerveau, tout en nous mettant en garde contre la domination de l'intellect, mais nous apporte aussi les connaissances spirituelles dont notre esprit a besoin pour changer la vision que nous avons de nous-mêmes et du monde dans lequel nous vivons. Tous les grands événements de la vie (comme la naissance, l'enfance, l'adolescence, le mariage, la maternité, l'éducation, la vie professionnelle, la vieillesse et la mort), mais aussi les grandes questions que l'homme se pose (d'où vient l'esprit et où va-t-il après la mort ? quel est le but de l'existence ici sur terre ? etc.) sont abordés et expliqués, non pas avec une approche matérialiste comme cela a lieu habituellement, mais d'un point de vue spirituel.

Le lecteur peut ainsi se rendre compte de lui-même ce qu'est une vision spirituelle de la vie. En approfondissant et en examinant son vécu de ce point de vue, il acquerra et développera de

plus en plus en lui cette approche spirituelle dont il a besoin pour échapper à la domination de l'intellect.

Mais le *Message du Graal* nous aide d'une autre manière encore à réveiller notre esprit. Cette œuvre n'a en effet pas été écrite pour l'intellect, mais pour l'esprit. Pour saisir véritablement ce qui y est dit, il faut donc nécessairement s'ouvrir spirituellement. Or, en s'ouvrant spirituellement, le lecteur de l'œuvre fait appel à son intuition et, par là, réveille... son esprit.

Notice de l'auteur

Vous trouverez des informations sur l'œuvre *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal* de Abd-ru-shin sur le site www.messagedugraal.org